

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES OCCASIONS PER- DUES

ROTROU

Tragi-comédie — 1636

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CLORIMAND	55 rép.	ORMIN	6 rép.
REINE	50 rép.	ATYS	4 rép.
ISABELLE	41 rép.	CLÉONIS	4 rép.
CLÉONTE	30 rép.	FILÉMON	4 rép.
ADRASTE	28 rép.	LERME	2 rép.
Roi	24 rép.	CLÉONARD	2 rép.
LYSIS	11 rép.		

Personnages muets & suite : HÉLÈNE, ALPHONSE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	18
ACTE III	33
ACTE IV	45
ACTE V	66

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Hélène, Reine de Naples, en habit de chasse, Cléonte et Autres chasseurs.

(Elle s'assied et s'endort.)

LA REINE

Continuez la chasse, et souffrez que mes yeux
Se laissent enchanter aux objets de ces lieux ;
Déjà les soins divers en qui mon sort abonde
Se sont évanouis au doux bruit de cette onde ;
Un dieu serait charmé dans ce lieu plein d'appas.
Vous, Cléonte, et vos gens, ne vous éloignez pas,
Attendez mon réveil sous ce divin feuillage
Où ces petits oiseaux font un si doux ramage.

5

(Ils vont dans le bois.)

CLÉONTE

Je crois qu'ils n'ont appris ces amoureux accents
Qu'à dessein d'en pouvoir entretenir vos sens,
Que vous seule empêchez ces ruisseaux de se taire,
Que les fleurs de ces lieux y naissent pour vous plaire,
Et que ces doux zéphyr y viennent sans dessein

10

Que de vous y baiser les cheveux et le sein.
Mais dieux ! Je parle encore, et la Reine repose ; 15
Ses beaux yeux se fermant n'ont pas ma bouche close.
Écartons-nous sans bruit : que ces yeux ennemis,
Qui m'ont ravi le coeur, ont de grâce endormis !
Quand ils sont éveillés que ma force est petite,
Puisque même dormant ils me mettent en fuite ! 20

SCÈNE II

La Reine, endormie, Clorimand, Atys, Ormin, Lerne.

CLORIMAND

À voir en ce pays ces bois encore verts
Je crois qu'il est exempt du pouvoir des hivers,
Et que ce beau royaume en ses bornes enserre
Tout ce qui rend le ciel amoureux de la terre.
Tandis que nos chevaux prendront quelque repos, 25
Cet ombrage charmant s'offre à nous à propos ;
Le céleste flambeau qui fait le tour du monde
N'est pas si près encor de se noyer dans l'onde ;
Un lieu si ravissant nous invite à nous seoir,
Ne voulant arriver à Naples que le soir. 30

ATYS

Nous voyons de ce lieu cette Reine des villes ;
Le reste du chemin n'est plus que de trois milles.

(Contenu de l'instruction qu'il lit.)

CLORIMAND

Pour ne rien oublier, lisons l'instruction
Que nous avons du roi sur son intention.

« Hâtez-vous, Clorimand,

35

Partez secrètement :

De Palerme allez à Messine ;

Il faut là passer le détroit,

Et la terre voisine

Vers Naples offre un chemin droit.

40

Atys et Lerme, avec Ormin,

Liront en ce chemin

La lettre qu'ils portent fermée :

Et quand ces trois auront fidèlement

Suivi ma volonté qui s'y voit exprimée,

45

« Qu'ils retournent secrètement. »

Lisez donc cet écrit qui ne peut que m'instruire,

Comment en l'ambassade il me faudra conduire.

(Ils mettent tous l'épée à la main.)

ORMIN *(lit)*

« L'épée à la main promptement,

Et tuez Clorimand. »

50

LERME

Ah rigoureux arrêt !

ATYS

Sévère tyrannie !

ORMIN

Mais il faut obéir, toute plainte bannie :
Monsieur, je vous souhaite un traitement plus doux ;
Mais par l'humaine loi je me dois plus qu'à vous : 55
Or, qui ne jugerait en une même peine
Que, conservant vos jours, sa mort serait certaine ?

CLORIMAND *(se défendant)*

Le roi peut commander, mais le ciel plus puissant
Peut contre vous et lui sauver un innocent ;
Ses favorables soins à vos destins sinistres 60
Puniront d'un tyran les infâmes ministres.
Ayant l'âme si pure, en vain tous vos efforts
Cherchent en quelle part ils rougiront mon corps.

ATYS

Donnez, donnez aux dieux vos dernières pensées,
Pardonnant votre mort à nos âmes forcées. 65

CLORIMAND

Si tu veux le pardon seulement pour ce point,
T'empêchant de faillir, il ne t'en faudra point ;
Et le visible effet d'un secours invisible
Te fera voir le ciel à mon affront sensible.

LA REINE *(s'éveillant au bruit des armes)*

Ah dieux ! Consentez-vous à tant de lâcheté, 70
Qu'un seul soit de ces trois si rudement traité ?
Ayez plus de courage, homicides infâmes,
Et plutôt que vos fers faites rougir vos âmes ;

Rougissez, assassins, d'avoir le coeur si bas,
Et de vous voir surpris en ces lâches combats.

75

ORMIN

Nobles partout ailleurs qu'en votre connaissance,
Nous valons de courage autant que de naissance.

(Cléonte vient avec ses gens.)

LA REINE

Faites-le donc paraître en de plus beaux exploits ;
Traîtres, vos actions démentent votre voix.
Cléonte ! à ces voleurs faites dans cette plaine
De leur infâme sang une large fontaine.
Frappez, tuez.

80

ORMIN

Fuyons et cédonz aux plus forts,
Ou notre mort, amis, suivra nos vains efforts.

(Ils sortent.)

CLÉONTE

Madame, si nos pas secondent notre envie,
J'apporte dans vos mains leurs armes et leur vie.

85

CLORIMAND *(seul avec la Reine)*

Divin objet de vœux et d'admiration.
Embrassez-vous le soin de ma protection ?
Un ange se montrer à mon affront sensible,
Épouser ma querelle et se rendre visible !

90

Mais un ange vraiment adorable aux mortels,
Si la même beauté mérite des autels !

LA REINE

Si j'étais un objet digne de ces louanges,
Je lirais dans les coeurs comme y lisent les anges ;
Si bien que vous seriez affranchi du souci
De m'apprendre quel sort vous a conduit ici,
Votre nom, vos parents, et quelle injuste rage
Avait porté ces gens à ce honteux outrage.

95

CLORIMAND

Quand je saurai nommer la céleste beauté
Qui conserve à mes yeux le bien de la clarté,
À qui je suis tenu d'une si noble dette,
Sa curiosité se verra satisfaite.

100

LA REINE

Ce glorieux état se maintient sous ma loi,
Et ne reconnaît point de souverain que moi.

CLORIMAND

J'ai trop vu, par l'éclat qui ce front environne,
Qu'il n'était destiné que pour une couronne ;
Mon coeur m'en assurait, et votre seul aspect
M'imposait, grande Reine, un si profond respect.
Mais je ne fais déjà qu'ennuyer votre envie,
Qui me veut obliger au récit de ma vie.
L'Espagne est le pays où j'ai reçu le jour,
Mon nom est Clorimand, ma demeure la cour ;
Alphonse, jeune prince, enfin roi de Sicile,

105

110

M'a longtemps honoré d'une amour inutile ;
 Son âge égal au mien égalait nos désirs, 115
 Nous aimions mêmes jeux, suivions mêmes plaisirs,
 Nous courions mêmes mers, et sa seule espérance
 De nos conditions faisait la différence.
 Enfin la mort ôta le sceptre à Ferdinand ;
 Alphonse fut pourvu de son grade éminent, 120
 Fils et neveu de rois, mais frère d'une dame
 À qui rien ne défaut qui puisse charmer l'âme :
 Le coeur le plus barbare obéit à sa loi,
 Et ses yeux n'ont pas moins de sujets que le roi.
 Sensible, comme un autre, à l'amoureuse atteinte, 125
 J'eus pour elle une ardeur violente, mais sainte ;
 Et son oeil, qui connut ce brasier apparent,
 Me vit d'autre façon que comme indifférent.
 De quiconque lui voue un service fidèle
 Je suis ou le plus vain, ou le plus chéri d'elle ; 130
 Je sais que rien de moi n'a mérité ce point,
 Mais je sais bien aussi que l'amour ne voit point.
 Enfin, quand nous croyons nos amours plus couvertes,
 Les pointes de l'envie ont nos âmes ouvertes ;
 Mille jaloux ont lu dans nos intentions, 135
 Et de fausses couleurs ont peint nos passions.
 Cette peste de gens toutes les cours infecte ;
 La meilleure action par eux devient suspecte.
 Leurs pas nous prévenaient où nous voulions aller ;
 Ce qu'elle me donnait, je semblais le voler ; 140
 Pas un de ses regards ne m'était légitime ;
 Nommer cette beauté, c'était commettre un crime ;
 Un sourire, un trait d'oeil, un pas, une action,
 Étaient en leur croyance une assignation.
 Mais c'est trop différer ; leur envieuse rage 145
 M'a du roi qui m'aimait altéré le courage.
 Hélas ! Qu'un faible effort change les favoris !

Qu'ils sont près de la haine, alors qu'ils sont chéris !
Pour m'ôter à la soeur, ils ont cru nécessaire
De me rendre odieux et de m'ôter au frère ; 150
Qu'en ce point leur envie agit subtilement !
Ils mirent des appas en mon bannissement.
Je fus nommé pour chef d'une puissante armée
Contre les factions de Sardaigne animée ;
Amour (Ah ! Que de force en la main d'un enfant !) 155
Prit les armes pour moi, je revins triomphant.
L'infante seulement fut aise de ma gloire,
Et de mille faveurs honora ma victoire ;
Je vis plus que jamais son esprit engagé :
Ainsi pensant me nuire on m'avait obligé. 160
Mais un démon contraire au bonheur de ma vie
Avecque son amour fit redoubler l'envie,
Et, quelque autre loyer que mon bras méritât,
Ces gens m'ont accusé d'attenter sur l'état.
Ils ont mis dans l'esprit de ce prince facile 165
Que ma mort seulement assurait la Sicile,
Que je devais mourir, s'il aimait à régner ;
Mais que pour me défaire il fallait m'éloigner ;
Qu'autrement, estimé du peuple et de l'infante,
Mes cendres produiraient une guerre apparente. 170
Ce prince, ayant longtemps ce dessein consulté,
M'a fait ambassadeur vers votre majesté,
Feignant de souhaiter qu'un heureux mariage
Joignit à votre sort sa fortune et son âge.
Ceux que vous avez vus accompagnaient mes pas, 175
Sans avoir toutefois résolu mon trépas ;
Ils portaient un billet, fermé des mains du prince,
Qu'ils ne devaient ouvrir que dans cette province,
Où, l'ouvrant en ces lieux, ils ont lu seulement :
« Hâtez-vous, tuez Clorimand. » 180
Le ciel qui les a vus animés à ma perte

M'a favorablement votre assistance offerte,
A voulu vous donner un sujet aujourd'hui
Qui, vous devant le jour, vous dût autant qu'à lui.

(Clorimand lui baise la main.)

LA REINE

Jamais tel accident ne vint à mes oreilles, 185
Qu'un roi pût concevoir des trahisons pareilles ;
Le ciel ne lui fît pas un courage royal,
Et ne lui devait pas un sujet si loyal.
Demeurez en ces lieux, avec cette assurance
Que le mérite seul y fait la différence, 190
Et que vous ne pourriez, fût-il d'autres soleils,
Trouver où l'on sût mieux estimer vos pareils.

SCÈNE III

Cléonte, Lysis, lié, La Reine, Clorimand et autres serviteurs.

CLÉONTE

En vain j'ai poursuivi ces âmes criminelles,
La peur leur a donné de favorables ailes :
D'eux tous, ce cavalier est le plus généreux, 195
Qui vient le front ouvert vous répondre pour eux.

LYSIS

Je ne souhaite point la gloire qu'il me donne,
Madame, je n'entends répondre de personne,
Et mille cabarets à Palerme font foi
Que bien souvent j'ai peine à bien payer pour moi. 200

Ah ! Mon maître, est-ce vous ? Voyez ces mains liées !
Avez-vous aujourd'hui mes peines oubliées ?
Ne suis-je plus Lysis, et puis-je voir ce front
Ne se pas témoigner sensible à mon affront ?
Me laissez-vous souffrir la qualité de traître ?
Ai-je été quelquefois infidèle à mon maître ?
Et n'ai-je tous les jours défié le trépas
Où vos commandements ont appelé mes pas ?

205

CLORIMAND *(parlant à Cléonte)*

Cet homme est de mes gens, et j'aime sa folie
Pour ce qu'elle est contraire à ma mélancolie.
Ayant dans les chemins souffert de longs travaux,
Il ne suit que de loin les pas de nos chevaux :
Ainsi, le rencontrant, vous l'avez cru du nombre
Qu'on a vu disparaître à l'objet de votre ombre.

210

LA REINE

Rompez-lui ces liens, rassurez ses esprits.
Il nous doit excuser, sachant qu'on s'est mépris.

215

LYSIS

Non, je n'excuse rien : afin que je pardonne,
Il faut qu'absolument mon maître me l'ordonne,
Ou je rends par ce bras mon esprit satisfait,
Sacrifiant leurs jours à l'affront qu'ils m'ont fait.

220

CLORIMAND

Tout beau ! Tout beau ! Lysis, nous parlons à la Reine :
Lui tenant ces discours tu mérites sa haine,
Et, si sa majesté suivait mon sentiment,

D'éternelles prisons seraient ton châtement.

LYSIS (*à genoux*)

Ah ! Madame, excusez : rien que mon ignorance 225
 N'a porté mon esprit à cette irrévérence :
 Si je dois le pardon aux seigneurs que voici,
 M'étant mépris comme eux, on me le doit aussi.
 Il est vrai que je hais la qualité de traître,
 Et que j'aime l'honneur à cause de mon maître. 230
 Mais l'affront est passé, je me veux contenir,
 Et leur donner leur grâce afin de l'obtenir.

LA REINE

Vraiment j'en fais état : sa candeur est aimable,
 Et sa bouffonne humeur n'est pas désagréable.
 Cléonte, ayez souci de ce jeune étranger ; 235
 Si jamais votre esprit se plut à m'obliger,
 Honorez sa vertu de la même caresse
 Que si je me donnais moi-même pour hôtesse :
 Je connais son mérite, et, si vous l'estimez,
 Assurez-vous qu'en lui c'est moi que vous aimez. 240

CLÉONTE

J'espère sur ce point si bien vous satisfaire
 Que je soumettrai tout au dessein de vous plaire,
 Qu'il pourra tout sur moi, que mon propre désir
 Ne me sera pas cher au prix de son plaisir.

(À Cléonte.)

CLORIMAND (*à la Reine*)

Quel dieu me fournira des termes assez dignes ? 245
Comment satisferai-je à ces faveurs insignes ?
Prévoyant ces honneurs, vous deviez, justes dieux,
M'en faire trouver moins, ou les mériter mieux !
Est-ce trop peu, Monsieur, de vous devoir la vie ?
Cette obligation dut borner votre envie, 250
Et c'est me surcharger d'un plaisir trop pressant
Que de me mettre au point d'être méconnaissant.

(Tout bas.)

(Ils sortent tous.)

LA REINE

Allons où nos chevaux dans ce bois nous attendent ;
Quelques soins imprévus au palais me demandent.
Que ce jeune étranger a touché mes esprits ! 255
Ô chasse infortunée, où mon coeur se voit pris !
Chasse vraiment étrange et fatale à ma joie,
Où celle qui chassait elle-même est la proie !

SCÈNE IV

Ormin, Atys, Lerme.

ORMIN

Peut-on priser assez les charmes de ses yeux,
Que la nature a peints de la couleur des cieux ? 260
Quoi qu'on trouve en Sicile, y voyons-nous des dames
Si capables de plaire et d'arrêter les âmes ?

ATYS

Quoique son oeil sur nous ait fait beaucoup d'efforts,
 Il en a fait trop peu pour arrêter nos corps,
 Et, quelques doux appas dont elle soit pourvue, 265
 J'en estime bien plus l'absence que la vue.
 Que nous devons beaucoup à notre agilité !
 J'ai vu cent fois la mort en cette extrémité,
 Et, voyant sur nos pas accourir tout ce nombre,
 J'ai douté si j'étais autre chose qu'une ombre. 270

LERME

Que la bonté des dieux a soin d'un innocent,
 De l'avoir assisté d'un secours si puissant !
 Tu le sais, juste ciel, que j'ai vu mon épée
 Contre son innocence à regret occupée.
 Je connais ce seigneur, et, l'avoir combattu, 275
 C'est nous être attaqués à la même vertu.
 Les jaloux de sa gloire ont dessein sur sa vie,
 Et nous avons été ministres de l'envie,
 Mais inutilement, et je rends grâce aux dieux
 De n'avoir pas souffert que nous ayons fait mieux : 280
 Notre peu de valeur nous vaudra de la gloire,
 Et la honte eût été le prix de la victoire.

ORMIN

Retournons en Sicile, et déclarons au roi
 Quel obstacle imprévu s'est offert à sa loi :
 Vous savez son humeur, je crains que sa colère 285
 Ne prépare à nos pas quelque fâcheux salaire.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Adraste, Isabelle, en la cour du palais.

ADRASTE

Suivant un compliment de longtemps affecté,
Je dusse demander l'état de ta santé :
Mais j'aborde tes yeux aujourd'hui d'autre sorte,
Te demandant comment moi-même je me porte, 290
Quel traitement nouveau mon coeur reçoit de toi,
Si nous vivons encor sous une même loi,
Si ton affection m'est encore assurée,
Si ta divine humeur est toujours de durée,
Enfin si tu n'as point promis à mes rivaux 295
Le fruit que ta beauté ne doit qu'à mes travaux.

ISABELLE

Adraste, mettez fin à cette frénésie,
Ou je me vengerai de votre jalousie :
Soit que vous estimiez ou vous plaindre ou railler,
Me parler d'inconstance est me la conseiller. 300

(Il la baise.)

ADRASTE

Je crois que pour moi seul ton coeur n'est pas de glace,
Qu'on tâcherait en vain de s'y donner ma place,
Qu'après tant de serments il ne peut plus faillir :
Accorde toutefois qu'on le peut assaillir,
Et que tu ne dois pas m'imputer pour offense 305
De dire que je dois beaucoup à ta défense.
Qui ne serait sensible à ces aimables traits ?
Ah ! Si je possédais un peu de tes attraits,
Si j'avais dans les yeux les moindres de ces flammes
Par qui tu sais qu'Amour a fait brûler tant d'âmes, 310
Et qu'une autre beauté chérit mon entretien,
Ce serait un esprit bien troublé que le tien ;
Lors ta bouche et la mienne auraient même langage :
En un mot, on ne peut être amoureux et sage.
Si pourtant j'ai failli, j'implore le pardon : 315
La faveur que je prends me signera ce don.
Ah ! Ce baiser n'a point la qualité des autres,
Mauvaise ! Quelle humeur est comparable aux vôtres ?
Ma déesse, ordonnez que je quitte le jour,
Si vous vous offensez de me voir trop d'amour. 320

ISABELLE

Et que voulez-vous plus ? Si j'étais bien prudente,
Je... Mais pour me venger je suis trop indulgente ;
Je donne à votre amour de trop fidèles soins,
Et vous en auriez plus si j'en témoignais moins ;
Mais c'est trop, quel sujet ainsi seul vous ramène ? 325
Et que n'attendiez-vous le retour de la Reine ?

ADRASTE

Consulte là-dessus tes aimables appas :

Eux seuls, ma chère vie, ont rappelé mes pas.
L'excès de mon amour m'anime le courage
À venir le premier présenter mon hommage. 330
De tant d'attraits qui sont à la cour révévés,
J'aime de voir les tiens les premiers adorés ;
Ainsi qu'à mon réveil, ma première pensée
Est d'apporter mes vœux dessus ta main pressée.
Si ta porte souffrait que mon extrême amour 335
Te pût rendre plutôt des devoirs que le jour,
Les célestes appas dont le ciel t'a douée...
Mais c'est trop t'ennuyer, tu hais d'être louée :
Je crois que te parlant si souvent de mon feu,
Mon importunité t'en a fait perdre un peu. 340
Excuse, mon souci, cette ardeur sans pareille
Qui ne me permet pas d'épargner ton oreille ;
Et pour changer enfin ces longs propos d'amour,
Apprends que cette chasse est heureuse à la cour,
Que le ciel l'ordonnait pour conserver la vie 345
D'un homme à qui sans nous elle eût été ravie,
D'un seigneur que ses gens étaient prêts d'outrager...
Mais la Reine revient. Vois-tu cet étranger ?

SCÈNE II

La Reine, Isabelle, Cléonte,Adraste, Clorimand

(ÀAdraste.)

LA REINE *(à Isabelle)*

L'amour qu'on a pour vous, ma mignonne, est bien forte,
Puisqu'elle a fait hâter votre amant de la sorte. 350
Adraste, ayant parlé depuis votre retour,
Pourrai-je entretenir cette belle à mon tour ?

Que vous paraissiez froid, et que ce teint est pâle !
 N'êtes-vous point jaloux de m'avoir pour rivale ?
 Craignez-vous que par moi vos espoirs soient déçus ?
 Vous pouvez vivre, Adraste, en repos là-dessus :
 Pour tout autre que vous je crois qu'elle est de glace,
 Et je n'ai pas dessein d'obtenir votre place.

355

ADRASTE

Si ses yeux ne me font d'autres rivaux que vous,
 Madame, je promets de n'être point jaloux ;
 Que, vous voyant toujours chérir sa compagnie,
 Je n'accuserai point votre ardeur infinie :
 La garde d'un trésor qu'on ne peut trop priser,
 Est bien sûre en la main de qui n'en peut user.

360

(Tout le monde sort ; la Reine et Isabelle demeurent.)

LA REINE

Et quand je le pourrais, vous avez trop de charmes,
 Et pour vous seulement son coeur met bas les armes.
 Or, puisque je ne puis vous causer de souci,
 Vous nous laisserez bien entretenir ici.
 Vous, Cléonte, songez à quoi je vous invite :
 Logez ce beau seigneur, chérissez son mérite ;
 Donnez à sa vertu les plus chers de vos vœux,
 Et croyez qu'en un seul vous en obligez deux.
 Sais-tu bien qui je suis ?

365

370

ISABELLE

L'unique souveraine
 Qui préside en ces lieux sous le titre de Reine.

375

LA REINE

Ah ! Ne m'honore point de cette qualité,
Un tyran m'a ravi toute ma dignité :
De ce nom glorieux un puissant roi me prive,
Et ne me laisse plus que le nom de captive.

ISABELLE

Je demeure confuse à ces tristes propos.
Hé ! Qui de vos voisins trouble votre repos ?

380

LA REINE

Un qui rend des plus fiers les armes inutiles,
Qui brûle ses sujets, qui démolit des villes,
Qui se fait redouter des plus ambitieux,
Qui meut toute la terre et fait la guerre aux cieux ;
Un de qui la puissance, ou nuisible, ou seconde,
Quand il l'a résolu, blesse ou guérit le monde.

385

ISABELLE

Si l'on s'armait, Madame, et qu'on lui résistât !
Mais est-il bien avant déjà dans cet état ?

LA REINE

Déjà jusques au coeur il a porté ses armes ;
Déjà ses cruautés t'ont arraché des larmes ;
Tu le sens, tu le crains, il marche sur tes pas ;
Tu l'as nommé cent fois, et ne le connais pas ?

390

ISABELLE

Que vous causez de trouble à mon âme incertaine !

Montrez-le moi, Madame, et me tirez de peine.

395

LA REINE

De qui se plaint Adraste, exprimant son souci ?

ISABELLE

D'Amour.

LA REINE

Et c'est de qui je me veux plaindre aussi.
Ce tyran de nos coeurs a ma raison blessée ;
Cet aveugle démon gouverne ma pensée ;
Si jamais un mortel expira par le feu,
Crois-moi, je ne vis plus, ou je mourrai dans peu.

400

ISABELLE

Il est vrai que l'amour fait de rudes atteintes,
Mais cela ne peut pas autoriser vos plaintes ;
Celui se plaint, qui brûle, et ne peut posséder :
Mais pourquoi vous, Madame, à qui tout doit céder ?
Aimez-vous un rocher, un arbre, une fontaine ?
Sont-ce là les objets qui causent votre peine ?
Un rocher, répondant à vos divins accents,
Par votre propre voix a-t-il charmé vos sens ?
Un arbre, pour vous voir de son amour éprise,
A-t-il fourni des traits au dieu qui vous maîtrise ?
Un ruisseau vous a-t-il vos yeux représentés,
Et touché votre coeur par vos propres beautés ?

405

410

LA REINE

Amour, qui connaissait mon âme si facile,

415

Pour me venir dompter a quitté la Sicile :
Amour même est venu sous ses lois me ranger,
Et tu le viens de voir en habit étranger :
Tu l'as vu qui marchait à côté de Cléonte.
Mais je crois que ces lieux vont rougir de ma honte. 420
Dieux ! Eussé-je espéré si lourdement faillir,
Et qu'on me pût défaire aussitôt qu'assaillir ?
Qu'un moment, qu'un regard pût vaincre ma constance ?
Mais l'Amour est un dieu, tout cède à sa puissance.

ISABELLE

Cet étranger, Madame, est possible de rang 425
Qui puisse par l'hymen le joindre à votre sang.
Adraste me contait sa rencontre imprévue,
Et commençait encor quand nous vous avons vue.

LA REINE

Son roi voulait qu'ici l'on achevât son sort.
Des traîtres l'assaillaient, j'ai diverti sa mort, 430
J'ai lu dans les secrets de son âme innocente :
Son crime est seulement d'avoir aimé l'infante.
Pour avoir mérité sa réciproque amour,
Son roi se proposait de le priver du jour ;
Mais dans peu tu sauras plus au long cette histoire. 435
Il suffit, ce vainqueur triomphe de ma gloire ;
Je feindrais vainement, il le faut avouer.
Je porte des liens qu'on ne peut dénouer ;
Et, si tu ne promets du secours à mes peines,
Je dois bien redouter de mourir dans ses chaînes. 440

ISABELLE

En quoi puis-je obéir à votre majesté ?

Vous savez mon ardeur et ma fidélité.

LA REINE

Je la sais, ma mignonne, et c'est aussi la cause
Qui fait que sur tes soins mon espoir se repose ;
Que je vais engager mon bonheur à ta foi, 445
Et que tous mes desseins ne s'ouvriront qu'à toi.
Feins de brûler pour lui d'une ardeur sans seconde ;
C'est l'unique remède où mon espoir se fonde.
Écris, pleure, languis, fais parler tes attraits ;
Fais tirer à l'Amour les plus doux de ses traits ; 450
Tu peux, si ton esprit tous ces moyens essaie,
Par une fausse ardeur en causer une vraie.

ISABELLE

Mais en feignant, Madame, un feu si véhément.
Il me faut donc résoudre à perdre mon amant ?

LA REINE

Simple, qui ne sais pas qu'à la fille avisée, 455
Abuser tous les coeurs est une chose aisée !
Telle en trahit un cent, et se fait aimer d'eux ;
Et tu n'espères pas d'en pouvoir tromper deux ?

ISABELLE

Si pour vous obéir ma perte est nécessaire,
J'offre mes jours, Madame, au désir de vous plaire ; 460
Ne m'honorez jamais de votre affection,
Si le tout ne répond à votre intention.
Mes yeux, pour commencer, apprendront de ma glace
Avec quels mouvements ils auront plus de grâce,

Par quels ris je pourrai m'acquérir plus de vœux, 465
 Et par quelle frisure embellir mes cheveux ;
 Pour rendre à mes désirs son âme résignée,
 S'il vous plaît, j'emploierai le fard et la saignée ;
 Mes mains emprunteront la blancheur des onguents ;
 Je veux, pour les polir, avoir au lit des gants ; 470
 Je consens qu'un tailleur inventif et fidèle,
 Pour me rendre le port et la taille plus belle,
 N'épargne en mes habits ni baleine, ni fer,
 Et me serre le corps jusques à m'étouffer ;
 Je parlerai toujours de soupirs et de flamme 475
 À ce jeune étranger qui vous a ravi l'âme ;
 Je n'épargnerai point les pas de cent valets,
 Et mille coeurs navrés empliront mes poulets ;
 Je m'y qualifierai du nom de prisonnière,
 Lui du nom de mon tout, de ma seule lumière ; 480
 Ce ne seront qu'amours, que soupirs et que vœux ;
 Je les cachetterai de mes propres cheveux ;
 Je verserai des pleurs, il me verra malade
 Si quelqu'autre en obtient seulement une oeillade.

(Ils sortent.)

LA REINE

Ma mignonne, tout beau, c'est trop bien m'obéir, 485
 Et, pensant m'obliger, tu pourrais me trahir.
 J'entends que tu feindras de te sentir atteinte,
 Mais non pas de passer les bornes de la feinte ;
 Or allons de ce pas tracer un mot d'écrit
 À ce divin objet qui règne en mon esprit, 490
 Où tu témoigneras qu'une ardeur imprévue
 A forcé ta défense à sa première vue ;
 Que ton affection l'invite de venir

Ce soir, où tu pourras seule l'entretenir,
 Aux murs du vieux jardin, où certaine fenêtre 495
 À l'instant assigné te laissera paraître.
 Or voici le dessein de cette invention :
 Je pourrai sous ton nom conter ma passion.
 Là, seule, en tes habits, en ta place et voilée,
 De tous autres objets que de lui reculée, 500
 Je lui déclarerai les amoureux transports
 Qu'il excite en mon âme avec des traits si forts ;
 Je sonderai son coeur, et, sans être connue,
 Je ferai qu'il verra ma flamme toute nue.
 Allons donc lui tracer cet écrit promptement, 505
 Et songeons à jouer le tout subtilement.

SCÈNE III

Clorimand, Cléonte, Lysis.

CLORIMAND

Obligez-moi, Monsieur, de nommer cette belle
 Que la Reine chérit.

CLÉONTE

Son nom est Isabelle.

CLORIMAND

Je trouve que son port est plein de majesté 510
 Qui semble naturelle, et n'a rien d'affecté :
 Ses regards sont pourvus de qualités exquis
 Qui pourraient des plus froids asservir les franchises ;
 Lui voyant l'oeil à bas, grave et demi-fermé,

Je ne sais de quelle âme il ne serait aimé.
Je crois que de plusieurs cette belle est servie,
Et que beaucoup de coeurs en attendent la vie.

515

CLÉONTE

Vous jugez sainement : elle a des qualités
À qui beaucoup d'esprits rendent leurs libertés,
Qui savent des plus froids faire fondre les glaces,
Car ainsi que son corps son esprit a ses grâces ;
Ses yeux et ses discours charment également.
Mais comment est la Reine en votre sentiment ?

520

CLORIMAND

Ses moindres ornements surpassent l'excellence ;
Mais je l'apprendrai mieux, Monsieur, par le silence ;
Car, d'abord que je vis ses charmes inouïs,
Mon âme fut ravie et mes yeux éblouis ;
Son visage est divin, ses vertus sans pareilles :
Hélène avait son nom, mais non pas ses merveilles.
Le sceptre qu'elle tient de la faveur des cieux
N'est pas plus absolu sur les coeurs que ses yeux.

525

530

CLÉONTE *(tout bas)*

Ah ! C'est trop découvrir les secrets de son âme,
Et je n'y lis que trop ma ruine et sa flamme.
Cléonte ! Quel malheur est pareil à ton mal ?
Réduit à caresser et nourrir ton rival !

535

(Isabelle paraît à la fenêtre.)

CLORIMAND

Monsieur, ne puis-je avoir de part en ce langage ?
Quel accident si prompt a changé ce visage ?
Si mon occasion vous cause ces ennuis,
Vous ne vous voulez pas souvenir qui je suis.

ISABELLE

Ici, Lysis.

540

LYSIS

Hé ! Qui nous peut déjà connaître ?

ISABELLE

Approche, va donner cette lettre à ton maître.

LYSIS

Ah ! Nous voilà bientôt grands seigneurs à la Cour,
Et nous avons déjà fait naître de l'amour.

CLÉONTE

Il le faut, Clorimand, te confesser que j'aime :
Ainsi que son objet, mon amour est extrême ;
Et la peur dont tu vois mon esprit agité
Est un effet causé par cette extrémité.
Quelque insigne amitié que nous ayons jurée,
Je ne sais quels soupçons ont mon âme altérée :
L'excès de ton mérite est suspect à ma foi ;
Je crains qu'ayant semé, les fruits ne soient à toi ;
La Reine paraît trop de tes charmes touchée,
Et ma jalouse humeur ne peut être cachée.

545

550

Mon coeur aime en ce lieu, j'adore sa beauté ; 555
Autre ne peut l'aimer avec impunité :
L'âme que je verrais d'un même espoir flattée
(La tienne seulement de ce nombre exceptée)
Me désobligerait, et je perdrais le jour
Pour la faire changer d'objet et de séjour. 560

(Lysis lui apporte la lettre.)

CLORIMAND

Quand je pourrais, Monsieur, brûler de cette flamme,
Ma naissance inégale assure assez votre âme ;
La Reine cesserait d'être aimable en m'aimant ;
Ce choix offenserait son divin jugement.
Laissez vivre, Monsieur, toutes vos espérances : 565
Croyez qu'elle sait mieux faire les différences ;
Moi, que je sais mieux vivre, et qu'au moindre besoin
Ma mort l'exempterait d'amour, et vous de soin.
Mais quel est ce papier ?

LYSIS

C'est à vous qu'il s'adresse. 570
Déjà votre mérite a fait une maîtresse,
Un miracle d'amour me l'a mis dans les mains.
Lisez, et vous verrez si mes soupçons sont vains.

CLÉONTE *(tout bas)*

Ah ! Cléonte, le tien n'est que trop véritable !
Et tu vois de tes yeux ta perte indubitable. 575
Ne donne plus de vœux à ce volage esprit.
La perfide qu'elle est a tracé cet écrit.

CLORIMAND *(lit)*

« Agréable Espagnol, j'honore ton mérite
 Par-dessus tout ce que je vois ;
 Et pour l'apprendre de ma voix, 580
 Honore-moi d'une visite.
 Aux murs du vieux jardin, une fenêtre basse
 M'offre le moyen de te voir ;
 Viens-y, contente mon espoir,
 Avant que cette nuit se passe, 585
 Mais prends garde surtout que tu me sois fidèle :
 Traitons l'amour secrètement ;
 Tu ne pourrais impunément
 Désobliger ton Isabelle. »
 L'esprit qui sommeillant se voit représentée 590
 La chose où son humeur de jour était portée,
 Qu'un beau songe déçoit par d'apparents appas,
 Qui, pensant beaucoup voir, en effet ne voit pas,
 Rirait bien, me sachant en cette défiance.
 De vaines visions obtiennent sa croyance : 595
 Moi, je vois de mes yeux, et ma simplicité
 Me fait encor douter si c'est la vérité ;
 Mais enfin je croirai que mes yeux sont fidèles,
 Et promets de servir ce miracle des belles.
 Que vous semble, Cléonte ? Ai-je vos soins déçus ? 600
 Pouvez-vous assurer votre esprit là-dessus ?

CLÉONTE

Non, non, c'est perdre temps que de flatter ma peine ;
 Vous lisez Isabelle, il est écrit Hélène.
 Votre esprit m'est suspect : à d'autres, Clorimand ;
 Je ne puis croire ici que mes yeux seulement. 605

CLORIMAND *(lui montrant la lettre)*

Jugez donc par vos yeux si je suis véritable,
Si de ces trahisons mon esprit est capable.

CLÉONTE *(lisant)*

Isabelle... Ah ! C'est tout, ce mot est trop puissant,
Et vient de relever mon espoir languissant.
Pardonne, cher ami, ma crainte est criminelle ;
Que je baise cent fois ce beau nom d'Isabelle ;
Mon coeur par ces baisers n'est pas moins satisfait
Que tu seras baisant le visage en effet.
Que je sois honoré de cette confiance,
Crois que pour mes amis j'ai beaucoup de prudence,
Que je puis au besoin ma mémoire asservir,
Et que je ne sais rien qu'alors qu'il faut servir.

610

615

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(La nuit.)

LA REINE *(seule, à la fenêtre du jardin)*

Quoi ! Tu n'es pas ici, cher espoir de ma vie ?
Ah ! Que tu fais languir mon amoureuse envie !
Quel obstacle ce soir a retardé tes pas ? 620
Mon coeur, je vois la nuit, et je ne te vois pas.
Mais las ! Si par malheur il m'avait reconnue,
Et que cet accident empêchât sa venue ;
Qu'en l'un des soirs passés il se fût aperçu
Que dessous un faux nom mon amour l'a déçu ; 625
Que son coeur se flattait d'une espérance vaine,
Et qu'au lieu d'Isabelle il parlait à la Reine ?
Qu'un semblable malheur me causerait d'ennui !
Que le jour pourrait bien venir plus tôt que lui !
Que lui, qui jugerait cette ruse suspecte, 630
Bien loin de me chérir autant qu'il me respecte...
Je veux mieux espérer de la faveur des cieux...
Mais je sens le sommeil se couler sous mes yeux.

SCÈNE II

Clorimand, Cléonte, Lysis.

CLORIMAND

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais votre défiance,
Cléonte, ne peut plus m'en laisser la croyance ; 635
Car pourquoi voulez-vous accompagner mes pas,
Si l'objet que je sers ne me le permet pas ?
M'importuner ici d'une assistance vaine,
Et me la refuser quand je serais en peine,
C'est me faire, Cléonte, un même déplaisir. 640
M'aimant, ne suivez point mes pas, mais mon désir.
Depuis longtemps déjà tout le monde sommeille,
Et je fais trop languir cette jeune merveille.
Que vous ai-je celé jamais à mon retour ?
Ah ! Certes, voilà trop outrager mon amour. 645

CLÉONTE

Recevez-vous ainsi mon fidèle service ?
Vous offrir du secours est-ce un mauvais office ?
Craindre, comme je fais, de vous voir en danger,
Et qu'on ne vous outrage, est-ce vous outrager ?

CLORIMAND

Laissez de mon salut répondre mon courage, 650
Cléonte. C'est pour vous que vous craignez l'outrage ;
Votre jalouse humeur vous rend officieux ;
Mais quittez vos soupçons, et me connaissez mieux.
Les attraits d'Isabelle ont mon âme charmée,
Et toute autre m'aimant ne serait pas aimée. 655
J'aime, et j'ai du respect pour qui j'en dois avoir ;

Je sais faire l'amour et faire mon devoir.
 Si j'avais dans le ciel une amante nouvelle,
 Je n'y montera pas pour laisser Isabelle :
 Quoique la beauté même eût de charmants appas,
 En fussé-je adoré, je ne l'aimerais pas.

660

CLÉONTE

Croyez-moi, Clorimand, que cette frénésie
 N'a pas jusqu'à ce point troublé ma fantaisie.
 On ne peut ignorer vos rares qualités,
 Et combien votre aspect est fatal aux beautés ;
 Mais je connais aussi combien la Reine est sage,
 Et que c'est la raison qui gouverne son âge.
 Un doute seulement tient mon âme en souci :
 Pourquoi cette beauté ne vous parle qu'ici ?
 Qui la meut à cacher une amour vertueuse ?
 Contentez là-dessus mon humeur curieuse.

665

670

CLORIMAND

Pour ce point, je ne puis autre chose estimer,
 Sinon qu'elle veut voir ce qu'elle veut aimer ;
 Qu'elle veut éprouver combien je la respecte,
 Et qu'elle tient l'humeur de mon pays suspecte.
 Elle s'aime avec moi, mais si discrètement
 Que je n'ai pas le bien de la voir seulement.
 Quand ce bien m'est offert en faveur d'une étoile,
 Elle hausse les mains pour abaisser son voile ;
 Elle rougit de honte, et je rougis aussi :
 La même pureté ferait l'amour ainsi.
 Mais ne me suivez plus ; j'arrive à la fenêtre
 Où cet astre voilé me va bientôt paraître ;
 Retirez-vous d'ici, contentez mon désir :
 Si vous me chérissez, chérissez mon plaisir.

675

680

685

(Il sort.)

CLÉONTE

Puisque vous refusez d'accepter mon service,
Adieu ; que le ciel soit à vos flammes propice.

CLORIMAND *(seul avec Lysis)*

Jamais cet horizon ne se vit plus en paix ;
Jamais le ciel ne prit un bandeau plus épais.
Qu'en cette heureuse nuit j'ai la fortune amie ! 690
Je n'entends aucun bruit, la lune est endormie ;
Quelque amoureux larcin que pût faire un amant,
Je crois qu'il pécherait ce soir impunément ;
Et qui dit que le ciel voit ici toute chose,
Perdrait cette créance à voir comme il repose. 695
Qu'on dressât maintenant ou rompît ses autels,
Je crois qu'il a perdu tout souci des mortels ;
Les dieux sont assoupis aussi bien que les hommes :
On y dort aussi bien qu'au séjour où nous sommes ;
Et de tout ce qui donne et qui reçoit le jour, 700
Rien ne veille que moi, ma maîtresse et l'Amour ;
Que je t'éprouve, ô ciel ! Propice à ma prière !
Ta voûte me vaut mieux moins elle a de lumière.
Ma belle aimant mes yeux est jalouse des tiens ;
Leur importunité nuit à mes entretiens : 705
Quand tu ne la peux voir, elle est à la fenêtre ;
Mais elle disparaît en te voyant paraître.

LYSIS

Adorez-vous quelqu'un de ces oiseaux de nuit
Qu'on ne peut jamais voir quand le soleil nous luit ?
Un hibou cause-t-il votre amoureuse peine ? 710

Auriez-vous bien, Monsieur, une âme si peu saine ?

(La Reine paraît à la fenêtre.)

CLORIMAND

Ah ! Ne fais point ce tort à ces divins appas :
Nous aimons bien les dieux, et ne les voyons pas ;
Crois que ses volontés ne sont point sans mystère ;
Que ce point te suffise et t'oblige à te taire.
Adieu, fais bonne garde, et songe à m'avertir
Si quelque objet venait mes plaisirs divertir.
J'entends déjà du bruit.

715

LA REINE

Est-ce toi, ma lumière ?

CLORIMAND

Vous enviez toujours d'être ici la première.
Étant si paresseux pour un bonheur si cher,
Je vous donne beaucoup de quoi me reprocher ;
Mais voulez-vous toujours, ma déesse, mon âme,
De la seule parole entretenir ma flamme ?
Aimerai-je longtemps sous de si dures lois ?
Adoré-je un écho ? N'êtes-vous qu'une voix ?
Et l'amour m'aurait-il réduit à la misère
De vivre si constant pour chose si légère ?
Ôtons-lui, ma déesse, un si fâcheux bandeau ;
Laissons-lui voir le jour, donnons-lui son flambeau ;
La nuit, nous allumons le feu qui nous fait plaindre,
Et les autres amants l'emploient à l'éteindre ;
Si notre amour produit ses fleurs durant la nuit,
En quel temps voulez-vous qu'il produise du fruit ?

720

725

730

Pour le moins, attendant la fin de mes supplices,
Que comme un autre sens mes yeux aient leurs délices :
Puisque la main du ciel doit conjoindre nos jours,
Faisons son oeil témoin de nos chastes amours.

735

(Ils parlent longtemps tout bas.)

LA REINE

Sachant quelle raison cause cette contrainte,
Tu serais le premier à condamner ta plainte.
Un nombre d'envieux nuit à notre bonheur :
J'aime bien Clorimand, mais j'aime aussi l'honneur.
Si tu savais combien je vois de monde en peine
De me rendre odieuse ou suspecte à la Reine,
Combien de médisants, combien d'amants transis,
Que je laisse pour toi, dressent là leurs soucis,
Crois que tu me louerais de beaucoup de franchise.
Que sais-je si bientôt je ne serai surprise ?
Si l'on n'a point ici quelques pièges tendus,
Et si tous nos discours ne sont point entendus ?
La cour a-t-elle pas des espions sans nombre,
Et qui sont clairvoyants dans le milieu de l'ombre ?
Le courage déjà de crainte me défaut.
Approche, mon souci, ne parlons plus si haut.

740

745

750

(Il s'endort.)

LYSIS

Qu'une étrange manie a troublé sa pensée !
C'est bien là se flatter d'une amour insensée.
Combien de longues nuits il passe à s'abuser
D'une vaine recherche, et qu'il dût mépriser !
Il l'adore, il la croit de mille attraits pourvue,

755

L'élève jusqu'au ciel, et ne l'a jamais vue. 760
 Ô la parfaite amour que l'amour des laquais !
 Ils ne s'amusent point à de si longs caquets ;
 Jamais les envieux sur leurs desseins ne mordent :
 Deux mots ruinent tout, ou deux mots les accordent ;
 Sans autres compliments, tel de telle a joui, 765
 Qui n'avait dit encor que le seul mot d'oui ;
 Jamais tant de manie en leur cerveau n'habite ;
 De même que leurs pieds, leur passion va vite.
 Pour moi, je tiens pour fou qui prend tant de souci,
 Qui pense bien aimer, et n'aime pas ainsi. 770
 Qu'à son gré cependant se comporte mon maître ;
 Dussé-je mille fois ouïr le nom de traître,
 Fallût-il éprouver combien pèse sa main,
 Mon oeil cède au sommeil, je lui résiste en vain.

CLORIMAND (*comme en colère*)

Ah ! Voilà m'affliger d'une trop longue attente, 775
 Ma déesse, il faut donc que la mort me contente ;
 Je le devais prévoir, que sous de faux attraits
 Vous attiriez un coeur que vous tueriez après.

LA REINE

Qui te fait outrager une amour sans seconde ?
 Et que vois-tu sur quoi ce vain discours se fonde ? 780
 T'avoir sollicité sans t'avoir reconnu,
 Avoir devant tes yeux mis mon esprit tout nu,
 Te jurer une ardeur que rien ne peut éteindre,
 Est-ce là, Clorimand, un sujet de te plaindre ?
 Où prendrai-je, mon coeur, de quoi te donner plus ? 785
 Si c'est là t'affliger, que ferait un refus ?
 Mais je ne te veux plus laisser de défiance ;
 J'accorde encore un point à ton impatience :

Demain, quand le soleil aura fini son tour,
Je veux t'accompagner en ces lieux d'alentour,
Pourvu qu'également l'autre nuit soit obscure.
Est-ce là te montrer une amour assez pure ?
Mais je crains qu'on m'entende autant que le trépas ;
Approche un peu plus près, et discourons plus bas.

790

SCÈNE III

Adraste, venant pour voir sa maîtresse, Clorimand, La Reine, Lysis.

ADRASTE

Bons dieux ! Si je trouvais sa passion changée !
Si dessous d'autres lois Amour l'avait rangée !
L'ayant entretenue en ce lieu si souvent,
Pourquoi n'y suis-je plus mandé comme devant ?
Quelques amants nouveaux auraient-ils pris ma place ?
Ah ! Je lui fais du tort croyant qu'elle m'en fasse.
Je dois plus de croyance à sa fidélité :
On ne voit point changer une divinité.
Mais, quoi qu'en sa faveur ma passion me die,
Je trouve depuis peu son humeur refroidie ;
Pour flatter en ce lieu ma chaste affection,
J'en avais tous les jours une assignation :
C'est là qu'elle m'ouvrait ses plus douces pensées ;
C'est là que nous avons de longues nuits passées.
Je l'accuserais bien d'oublier son devoir,
Si j'avais cette nuit le bonheur de l'y voir.

795

800

805

810

LA REINE (à Clorimand)

Quelle peur fut jamais à la mienne pareille ?
Retirez-vous, un bruit a frappé mon oreille.

(Il retourne à la fenêtre et parle tout bas.)

CLORIMAND *(venant à Adraste)*

Je reviens de ce pas. Cléonte, est-ce pas vous ?
 Ah ! Que je veux de mal à votre esprit jaloux !
 Que votre confiance est une vaine fable ! 815
 Que je trouve aujourd'hui votre amitié coupable,
 Et que vous savez mal obliger vos amis,
 Vous voyant un secret si librement commis !
 Le ciel me soit témoin si j'ai l'âme infidèle,
 Si j'adore ici-bas que les yeux d'Isabelle ; 820
 Si rien me peut résoudre à rompre ma prison,
 Et si jamais la Reine a tenté ma raison.
 D'une pareille ardeur sa belle âme soupire ;
 Elle vient d'assurer la fin de mon martyre ;
 Tout rit à mes desseins : en un mot, Clorimand, 825
 S'il n'avait point d'ami, serait heureux amant.
 J'ai promis de revoir cette rare merveille :
 Cléonte, allez finir cette inutile veille ;
 Ne divertissez plus notre doux entretien,
 Et prenez du repos, si vous aimez le mien. 830

(Il va vers la fenêtre l'épée à la main.)

ADRASTE *(avec un air étonné)*

Veillais-je ? Ou si je dors ? Je me sens, je me touche,
 Et je ne trouve ici ni mes draps, ni ma couche.
 Ce n'est point une erreur qui me vient d'arriver ;
 Je rêve seulement quand je pense rêver.
 Il est trop véritable, Adraste, que tu veilles ; 835
 Ne cherche point de quoi démentir tes oreilles ;
 La perfide languit en de nouveaux appas ;

Ton malheur est visible, ou le jour ne l'est pas
Ce mignon d'étranger a son âme blessée ;
Il a sur tes desseins une embûche dressée, 840
Et tes étonnements étaient bien superflus
Quand cet esprit léger ne te caressait plus.
Quoi ! Je laisse passer impunément l'injure !
Je n'assassine pas le traître et la parjure !
À ce honteux affront je demeure ébahi ! 845
Je laisse plus longtemps vivre qui m'a trahi ?
L'offense est trop sensible à mon âme irritée,
Et, ne la vengeant pas, je l'aurais méritée.

LA REINE (*à Clorimand, en se retirant*)

Adieu, séparons-nous sur ce serment nouveau,
Que je veux épouser ou vous, ou le tombeau. 850

CLORIMAND (*allant àAdraste*)

Cléonte, parlez-moi d'une âme plus ouverte :
Est-ce que votre haine a résolu ma perte ?
Et quand vous me juriez une immuable foi,
Était-ce de m'ôter les jours que je vous dois ?
Aspirez-vous, Cléonte, aux faveurs d'Isabelle ? 855
En me privant du jour vous me priverez d'elle,
Si ce divin objet ne me chérit assez
Pour suivre ma chère ombre entre les trépassés ;
Mais ayant seulement de l'amour pour la Reine,
Elle seule vivant sur vos jours souveraine, 860
Que votre coeur n'a-t-il des sentiments plus sains,
Et pourquoi venez-vous traverser mes desseins ?
Jugez un peu des maux où votre humeur m'expose.
Qu'en l'art de bien aimer vous savez peu de chose !
Vous vous en acquittez de mauvaise façon, 865
Si vous n'en savez pas la première leçon :

Les coeurs les moins versés en cette belle étude
 Ont appris que l'amour cherche la solitude ;
 Qu'il se plaît dans un bois, dans l'ancre d'un rocher,
 Tant ce honteux enfant aime de se cacher. 870
 Pourquoi ce petit dieu se bande-t-il la vue ?
 Croyez-vous cette humeur de raison dépourvue ?
 Cléonte, c'est l'humeur du véritable amant :
 Ce n'est pas bien aimer, que d'aimer autrement.
 Je perds toute espérance, et ma mort est voisine 875
 Puisque mon confident entreprend ma ruine.
 En mon aveuglement je suis bien sans pareil !
 Qui me perd, est celui dont je suis le conseil ;
 Je demande à celui qui veut m'ôter la vie,
 Comment j'empêcherai qu'elle me soit ravie ; 880
 Je m'enquête aux voleurs où je pourrai cacher
 Le trésor amoureux que mon coeur tient si cher.
 Je vous l'ai découvert, ce miracle visible
 À même point que moi se voit l'âme sensible :
 Si demain je n'obtiens le plaisir le plus doux, 885
 Je n'en puis accuser que votre esprit jaloux.
 Derechef croyez-moi, par le nom d'Isabelle,
 Que votre seule humeur me peut séparer d'elle.

(Il sort.)

ADRASTE (*tout bas, tenant l'épée nue*)

C'est trop enfin, sa mort rendra mes vœux contents...
 Mais non, diffère, Adraste, et prends avis du temps. 890

CLORIMAND

Vous ne répondez point, où fuyez-vous, Cléonte ?
 La noirceur de la nuit couvre assez votre honte.
 J'excuse... Mais je tiens des discours superflus,

Il est perdu dans l'ombre et ne m'écoute plus.
Si pensant lui parler j'entretenais un autre, 895
Ce serait un secret bien trahi que le notre !
Ah ! Non, le ciel aura ce malheur diverti ;
Puis Lysis faisait garde, et m'aurait averti.
Il cherche Lysis dans l'ombre, et le trouve endormi.
Lysis ! À moi, Lysis ! Ah dieux ! L'étrange crainte 900
Dont enfin, malheureux, je sens mon âme atteinte !
Lysis... rends l'assurance à mon esprit confus !
Mais comment me répondre, hélas ! Il ne vit plus.
Avec ce corps tout froid mon espérance est morte.
L'assassin que j'ai vu l'a mis en cette sorte ; 905
Ce voleur a son corps et mes secrets ouverts,
Tous mes soins sont déçus, tous mes feux découverts ;
Déjà parmi les morts cette pauvre âme habite.

LYSIS (*se réveillant*)

Pardonnez-moi, Monsieur, ou bien je ressuscite.
Je crois qu'on ne meurt pas d'un assoupissement ; 910
Bon, pour avoir dormi deux heures seulement.
Mais soit mort, soit sommeil, j'ai pris trop de licence,
Et demande, Monsieur, pardon de cette offense.

CLORIMAND

Ah ! Traître ! Mes amours ont par toi des témoins ;
Ta seule négligence a ruiné mes soins. 915
Il le veut tuer ; Lysis s'enfuit.
Un dieu ne te pourrait sauver de mon épée,
Dans ton infâme sang elle sera trempée ;
Ainsi j'avertirai ton esprit repentant,
S'il sert dans les enfers, de ne dormir pas tant. 920

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le Roi Alphonse, en ambassadeur, allant à Naples, Cléonis et Autres serviteur.

LE ROI

Que je brûle de voir sa beauté sans pareille !
Mon oeil est envieux du bien de mon oreille.
Atys me dépeignit son visage si doux
Qu'à son premier rapport mon coeur en fut jaloux,
Et que, feignant d'aller secrètement à Rome,
Je sortis de Sicile avec vous et cet homme.
Comme un petit enfant rabaisse ma grandeur !
Amour m'a fait, pour moi, moi-même ambassadeur.

925

CLÉONIS

Il a fait bien souvent de ces métamorphoses ;
C'est un étrange dieu qui fait d'étranges choses ;
Comme d'autres, les rois sont sujets de l'Amour.
Mais, sire, nous voilà bien proche de la cour.

930

LE ROI

Ce fut donc près d'ici qu'Ormin, Atys et Lerne
Virent en Clorimand un courage si ferme,

Que la Reine, voyant sa résolution 935
Opposa du secours à leur intention ?
Cette rare beauté divertit mon envie,
Et j'avais commandé qu'on le privât de vie.
Que son occasion me donne de souci !
Je serais découvert s'il me voyait ici. 940
Amour, voile ses yeux, seconde mon voyage,
Je jure à ton essence un éternel hommage.

SCÈNE II

ISABELLE (*seule*)

Que tu dépends, mon coeur, de deux cruels tyrans !
Comment recevras-tu leurs avis différents ?
Ton amour te convie à soulager ta peine, 945
Et ton devoir te porte à soulager la Reine :
Comme amante, je dois caresser mon amant,
Comme sujette il faut obliger Clorimand.
Adraste, mon souci, combien ton coeur endure
Depuis le jour fatal que cette feinte dure ! 950
Voyant tant de faveurs que Clorimand reçoit,
Tes maux ne sont pas feints, quoique mon feu le soit.
Quand te pourrai-je, hélas ! Caresser sans offense ?
Quand reprendront nos coeurs leur première licence ?
Mais le voici. 955

ADRASTE (*fâché*)

La Reine est-elle encore au lit ?

(*Haut.*)

ISABELLE (*à part*)

Quel trouble de raison dedans ses yeux se lit !
Je laisse bien languir un amant si fidèle.
Elle repose encor, mais que voulez-vous d'elle ?

ADRASTE

Lui présenter mes vœux, sur le point de partir.

960

ISABELLE

Quoi, nous quitter, Adraste, et sans m'en avertir !

ADRASTE

Oui, quitter la plus vile et la plus odieuse
Que puisse dédaigner une âme furieuse,
Le cœur le plus ingrat et le plus criminel
Qui mérita jamais un supplice éternel ;
Oui partir, et quitter, fuyant ta compagnie,
La même cruauté, la même tyrannie.
Emploie, emploie ici tes plus charmants appas,
Témoigne des douleurs que tu ne ressens pas ;
Plains-toi, romps tes cheveux, gémis, pleure, hypocrite,
Vante-moi ton amour, exalte ton mérite,
Soupire, embrasse-moi, feins encor de brûler,
Songe à tout ce qu'il faut pour bien dissimuler ;
Appelle-moi jaloux, atteste ciel et terre,
Prends l'enfer à témoin, jure par le tonnerre,
Hausse devers le ciel tes odieuses mains :
Mais ton crime est visible, et ces moyens sont vains.
Ta haine ne tient plus ma croyance agitée,
Si j'en doutais encor, je l'aurais méritée.
Quoi ton âme s'étonne, et la voix te défaut ?

965

970

975

980

Commence un peu, volage, à feindre comme il faut.

(À part.)

ISABELLE

Pardonne, cher amant, je vais t'ôter de peine...
Mais pour mon intérêt dois-je trahir la Reine ?
Hélas ! que ce secret est fatal à mes jours !
Laissons, laissons plutôt ruiner nos amours.

985

ADRASTE

Enfin tu trouves donc ma plainte légitime,
Perfide, et, te taisant, tu confesses ton crime ?

ISABELLE

Dégorgez autre part votre esprit furieux,
Et ne me tenez plus ces mots injurieux,
Adraste ; mon amour fait que je les supporte ;
Mais ne me venez plus outrager de la sorte,
Ou vous me pourrez tant blâmer de trahison
Qu'à la fin je ferai que vous aurez raison,
Que je rendrai mon coeur capable de ce vice ;
Ainsi vous vous plaindrez avec plus de justice.

990

995

ADRASTE

Esprit dissimulé s'il en est sous les cieux,
Veux-tu qu'en ta faveur je démente mes yeux ?
Et pour ne croire pas combien ton coeur est traître,
Dis-moi, dois-je accuser mon jugement de l'être ?
Ce que je vis hier, fut-ce une illusion ?
Et n'entendis-je rien à ta confusion ?

1000

ISABELLE

Et qu'entendîtes-vous ?

ADRASTE

À ce que je vais dire

As-tu goutte de sang que ta honte n'attire,

Si quelque honte en toi peut désormais agir,

1005

Si ton front est encor capable de rougir ?

Dis-moi, te souvient-il de certaine fenêtre ?

C'est assez, vois par-là ce que je puis connaître.

Ce soir, tiens ta promesse à ce fidèle amant,

Mais conduis ton affaire un peu secrètement.

1010

ISABELLE

Dégorgez à souhait votre jalouse rage,

Mais que ma pureté ne souffre point d'outrage ;

Je n'ai point de dessein que je doive cacher.

Ce discours, après tout, commence à me fâcher.

ADRASTE

Ne te devais-je point préparer des louanges ?

1015

Pour t'élever, veux-tu que j'abaisse les anges ?

Bien ! il faut te flatter. Tous tes désirs sont saints,

Lucrèce n'eut jamais de si chastes desseins ;

Le brasier le plus pur doit céder à ta flamme,

La blancheur de ton cou, à celle de ton âme ;

1020

Tu reçois en ton coeur mon portrait seulement,

Tes faveurs n'ont jamais obligé Clorimand ;

Jamais cet Espagnol n'a touché ta pensée,

Jamais avecque lui tu n'as de nuit passée ;

Jamais tu n'as flatté son impudique espoir

1025

Des serments solennels de te livrer ce soir ;
Non, je n'ai pas été le témoin de ta honte,
Jamais cet étranger ne m'a pris pour Cléonte,
Il ne m'a pas juré qu'il vivait sous ta loi, 1030
Qu'il méprisait la Reine, et qu'il n'aimait que toi ;
Tu ne souffres de lui caresse, ni licence,
En un mot, qui te voit, voit la même innocence.
T'appeler infidèle, ah ! ce nom te déplaît,
J'ai tort, et c'est plutôt mon oreille qui l'est ;
Je crains sans fondement que ton feu s'amortisse ; 1035
T'accuser d'être injuste, ah ! c'est une injustice ;
On ne peut voir en toi, ni tache, ni défaut...
Inconstante, est-ce là le discours qu'il te faut ?

(Elle sort.)

ISABELLE

Certaine feinte, Adraste, a ton âme déçue,
Feinte qui me sera glorieuse à l'issue ; 1040
Je reviens de ce pas : donne-moi seulement
Le loisir de parler à la Reine un moment,
Et tu seras fâché de m'avoir méprisée,
Si de te détromper je suis autorisée.

ADRASTE

Perfide, c'est assez, ne va point concevoir
Par quel nouveau moyen tu me peux décevoir ; 1045
Quelques inventions que ton esprit essaie,
Parler de me guérir c'est irriter ma plaie.
Que de feinte en un coeur ! que ce sexe a d'attraits,
Et qu'il est malaisé d'échapper de ses rets ! 1050
Que nature a donné peu de prudence aux hommes ;
Qu'elle nous haïssait, abusés que nous sommes,

Quand, nous établissant en ce mortel séjour,
Elle fit qu'avec nous ce sexe vît le jour !
S'il a quelques appas, qu'il a de tyrannie ! 1055
Notre bien dépendait d'être sans compagnie
Puisque la trahison règne dans cette cour,
Adraste, cherche ailleurs d'autres objets d'amour ;
Porte en d'autres pays tes vœux et ton courage.
Veux-tu de ton affront un plus clair témoignage ? 1060
Ah ! laisse un libre cours à leurs sales ébats,
Et n'attends pas de voir ton rival en ses bras.
Mais il vient, je le vois.

SCÈNE III

Clorimand, Adraste.

CLORIMAND

En quel endroit du monde
Allez-vous exercer cette main sans seconde ? 1065
Chérissez-vous si peu cet aimable séjour ?
Adraste, est-il donc vrai que vous quittez la cour ?

ADRASTE

D'assez justes raisons causent cette sortie
Si pour votre service elle n'est divertie.
Ne me figurez point ce séjour plein d'appas : 1070
Aimerais-je un endroit où l'on ne m'aime pas ?
Je voudrais vous laisser un gage d'importance,
Mais léger beaucoup plus que la même inconstance :
Sa nature est de vent, que tout peut agiter,
Il faut être un Éole afin de l'arrêter ; 1075
Toutefois, il faut bien en redouter la perte.

Vous acquitterez-vous de cette charge offerte ?

CLORIMAND

Je vous voudrais, Monsieur, davantage obliger :
Craindrais-je ce fardeau puisqu'il est si léger ?

ADRASTE

Cette légèreté, toutefois, est à craindre,
Et je crois que bientôt on vous en ouïra plaindre.

1080

CLORIMAND

Qu'est-ce donc ?

ADRASTE

Une femme.

CLORIMAND

Ah, demeurez ici !
Ou qu'un autre ait le soin d'un semblable souci.
Ordonnez-moi plutôt le soin de tout le monde,
Y songeant seulement, ma peine est sans seconde ;
Tous les travaux qu'Alcide a jamais entrepris,
Sont moins que d'arrêter ces volages esprits ;
Une flèche dans l'air, des ondes agitées,
Des flammes vers le ciel peuvent être arrêtées ;
On peut apprivoiser les plus fiers animaux,
Ils perdent leur instinct, on n'en craint plus les maux ;
On voit avec le temps leur nature changée :
La femme seulement ne peut être rangée.
En vain on bâtirait des murailles d'airain,
Il faut que son vouloir soit partout souverain,

1085

1090

1095

Elle seule se garde. Enfin, s'il est possible,
Dispensez mon esprit de ce soin trop pénible.

(Il sort.)

ADRASTE

Puisque vous estimez ce fardeau si pesant,
Au moins, pour m'obliger, conservez ce présent.
Il lui remet plusieurs lettres.
Adieu, vivez heureux, soyez toujours fidèle.
C'est un coeur bien constant que celui d'Isabelle.

1100

(Contenu de la première lettre.)

(ISABELLE.)

(Autre lettre.)

(ISABELLE.)

(Autre lettre.)

(ISABELLE.)

(Isabelle vient.)

CLORIMAND DEMEURE SEUL ÉTONNÉ *(et, regardant ce qu'Adraste
lui a laissé, il lit la première lettre)*

« Adraste ne diffère plus,
« On n'attend rien que tes demandes :
« Tous ces écrits sont superflus,
« Il te faut des faveurs plus grandes.
« On autorise nos amours,

1105

« Le ciel a reçu tes offrandes, 1110
« Hymen dût avoir joint nos jours. »
« Adraste, il est vrai que je t'aime
Autant qu'une fille le doit ;
Si mon sexe le permettait,
Je te dirais plus que moi-même. 1115
Juge, recevant ces cheveux,
Combien mon amour est extrême,
Et combien tu me dois de vœux. »
« Tes vœux ont enfin la victoire,
Ils t'ont ce portrait procuré. 1120
En vain d'autres l'ont désiré,
Vante-toi seul de cette gloire ;
Baise-le, mais dans ces transports
Conserve toujours la mémoire
Qu'il te faut posséder le corps. » 1125
Ah, perfide ! est-il vrai que j'idolâtre une onde ?
Est-ce dessus du vent que mon espoir se fonde ?
Adraste, encore un mot, je ne veux qu'un moment...
Mais il n'est plus ici, j'appelle vainement.
Adorable tableau ! serais-tu la peinture 1130
Du plus muable objet qui soit en la nature ?
En dois-je redouter un si cruel affront ?
Ne le puis-je juger par les traits de ce front ?
Hélas ! il est trop vrai, ma perte est trop certaine,
Elle promet en vain du secours à ma peine ; 1135
Elle tient tous objets dans un ordre commun,
Et promettant à tous n'en oblige pas un.
Donc, ce fut ce jaloux qui reconnut ma flamme,
À qui j'ouvris hier les secrets de mon âme ?
Adraste, tu vis donc que j'aimais ses appas, 1140
Aux lieux où tes soupçons avaient conduit tes pas ?
Mais elle vient.

ISABELLE

Adraste ?

(Haut, lui montrant la lettre.)

CLORIMAND *(tout bas)*

Ah ! Que ce nom me touche !

Elle a ce mot encore au coeur comme à la bouche.

1145

Tout fraîchement, Madame, Adraste sort d'ici ;

Si vous ne voulez voir que son nom, le voici.

Pourquoi rougissez-vous de paraître infidèle ?

Et cette qualité vous est si naturelle ;

Si vos légèretés vous font rougir ainsi,

1150

Vous devez donc rougir d'être une femme aussi.

ISABELLE

Quoi, ton esprit, mon coeur, cède à la jalousie ?

J'entends parler ainsi la même courtoisie ;

Tu nous traites ainsi, tu l'oses, tu le peux,

Et la moindre du sexe a reçu de tes vœux ?

1155

Puis-je voir Clorimand une fois en colère,

Lui qui m'a si souvent protesté de me plaire ?

De quelle étrange humeur te trouvé-je en ce jour ?

Quoi, veux-tu désormais traiter ainsi l'amour ?

(Continuant à lire.)

(Continuant à lire.)

CLORIMAND *(tenant une lettre, et montrant du doigt, lit)*

« Adraste ne diffère plus,

1160

On n'attend rien que tes demandes. »
Sont-ce là de mon mal des preuves assez grandes ?
« Le ciel a reçu tes offrandes,
« Tous ces écrits sont superflus. »
Cela suffit-il pas ? Que désirez-vous plus ? 1165
Et quelle plus fidèle et plus forte assurance
Me pouvait délivrer de ma vaine espérance ?
Mais achevons.
« Hymen dût avoir joint nos jours. »
Je suis après cela l'objet de vos amours ? 1170
Je vous croirais, Madame, à mon sujet atteinte ?
Levez, levez le masque, et confessez la feinte ;
Vous ouvrites l'oreille à de mauvais conseils
Quand vous eûtes l'avis de gausser mes pareils ;
Et quelque vanité qu'on impute à mon âme, 1175
Croyez qu'elle a brûlé d'une aussi belle flamme ;
M'aimant, en quelque rang qu'on vous tienne à la cour,
Vous auriez partagé l'honneur comme l'amour.

ISABELLE (*à part*)

Son visage est si doux, que même en sa colère
Il a je ne sais quoi qui ne me peut déplaire. 1180
Me dût-on reprocher de changer à tout vent,
Adraste, tu n'es plus en mon coeur guère avant ;
Cet étranger a mis tant d'appas en sa plainte,
Que l'effet pourrait bien succéder à la feinte.

CLORIMAND

Toutefois, n'épargnez ni mes soins ni ce bras, 1185
Devant vous seulement je mets les armes bas ;
On ne fera faillir ni tomber mon épée
Si jamais pour vous plaire on la voit occupée ;
J'aime de vous servir, et, malgré vos mépris,

Je n'ai point résolu de guérir mes esprits.
 Mon dessein n'a pas fait une amitié si forte,
 Mon inclination bien plus que lui m'y porte ;
 Je jure de jamais n'aimer en d'autre lieu,
 Moins pour vous obliger, que pour me plaire. Adieu.

1190

ISABELLE (*pleurant*)

C'est fait, je ne puis plus résister à ses charmes.
 Mon tout, encore un mot, arrête, vois mes larmes,
 Je brûle, Clorimand, d'un véritable feu...
 Mais la voix me défaut... Mon coeur, attends un peu.

1195

CLORIMAND

N'irritez point, cruelle, une douleur extrême ;
 Sensible à mon amour, ou froide, je vous aime :
 Madame, eh ! n'est-ce pas assez de l'amitié,
 Sans me vouloir aussi toucher par la pitié ?
 Ah dieux ! comme ce sexe à son gré nous manie !
 Tout cède, tout défère à sa force infinie.

1200

(*À part.*)

ISABELLE

Je vous veux, Clorimand, délivrer de souci :
 Si vous ne me croyez, ne m'aimez point aussi.
 Adraste, je l'avoue, a mon âme touchée ;
 Sa vertu me plaisait, la votre étant cachée ;
 Nous avons respiré sous une même loi :
 Vous voyez les présents qu'il a reçus de moi.
 Mais enfin votre amour a chassé la première
 Comme un bel astre efface une moindre lumière ;
 Je vois votre visage et votre esprit si doux

1205

1210

Que je n'engage plus ma liberté qu'à vous.
La Reine m'obligeait... Mais, dieux ! Que vais-je dire ?
Pourrai-je impunément lui conter son martyre ?

1215

CLORIMAND

Elle vous obligeait ?

ISABELLE

Non, a rien, mon souci.
C'est l'amour qui me fait extravaguer ainsi.
Ces mots interrompus te découvrent mes peines,
Mais je t'en veux donner des preuves plus certaines.
Viens ce soir en mes bras rendre tes vœux contents ;
Je ne te ferai point attendre plus longtemps,
Pourvu que, sous l'espoir d'un heureux mariage,
Une immuable foi nos deux âmes engage.
Tu ne me réponds rien.

1220

1225

(La Reine arrive et les voit.)

CLORIMAND

Et j'en crois moins encor
Être aimé, posséder un si rare trésor !
Être près d'obtenir un souverain empire
Dessus l'unique objet que mon âme désire !
Pour me faire, Madame, espérer du repos,
Qu'un amoureux baiser confirme vos propos,
Cette faveur suffit à me tirer de crainte :
Je croirai que j'adore une beauté sans feinte.

1230

ISABELLE *(le baise)*

Tu dusses rejeter ces doutes superflus,
Mais je veux t'obéir, que désires-tu plus ?

1235

(Il sort.)

CLORIMAND

Le doux ravissement ! Ah ! que ces lèvres closes
M'ont bien mieux qu'en s'ouvrant juré de belles choses !
Si jamais tu revois mon esprit en souci,
Mon tout, pour m'en tirer, ne me parle qu'ainsi.

1240

LA REINE *(à Isabelle, la regardant longtemps en silence)*

Trouvez-vous des douceurs aux bouches étrangères ?
Mais le contentez-vous de faveurs si légères ?
Quelle heure est assignée à ses jeunes désirs,
Et quand les rendrez-vous moindres que ses plaisirs ?

ISABELLE *(toute confuse)*

À quelque privauté que votre amour m'engage,
Vous me dispenserez de donner davantage.
Vous pouvez tout vouloir, et je dois obéir ;
Mais vous ne l'aimez pas jusques à me haïr.
Je lui souffre beaucoup, mais pour moi ces licences
Sont bien moins des baisers que des obéissances ;
Je ne donne qu'à vous ce qu'il croit recevoir,
Et je crois faire moins l'amour que mon devoir.

1245

1250

LA REINE

Vous vous acquittez bien de ce qu'on vous commande :

Je n'en désire point une preuve plus grande ;
Je vous veux accorder le repos désormais, 1255
Pour loyer de vos soins, ne me voyez jamais ;
Sachez que faire trop et ne pas assez faire
C'était à mon amour également déplaire.
Cherchez à vos baisers un autre fondement,
Ne les rejetez point sur mon commandement, 1260
C'est trop d'obéissance, et vous fonder sur elle
C'est de ma volonté faire une maquerelle ;
Ce gentil étranger a vos esprits blessés,
C'est à lui, non à moi, que vous obéissez.
Adieu, n'exercez plus cette charge fatale, 1265
Et ne m'obligez point à revoir ma rivale.

ISABELLE (*faisant la révérence, et à part en s'en allant*)

Quoi que fasse le sort, je suis à Clorimand :
Je perds une maîtresse et je gagne un amant.

LA REINE (*seule*)

Qu'en cette occasion j'ai manqué de prudence !
Je cherchais ma ruine en cette confiance. 1270
Je fiais au larron un bien qui m'est si cher,
Et je devais songer que son coeur est de chair.
Mon propre soin suffit en cette amour extrême,
Nulle ne peut si bien me servir que moi-même ;
Il a des qualités trop prompts à charmer, 1275
Je le dois seule voir, le voulant seule aimer.

SCÈNE VI

Cléonte, Le Roi de Sicile, en ambassadeur, Cléonis, La Reine.

CLÉONTE

Voici l'ambassadeur qui vient de sa province
Voir votre majesté de là part de son prince.

LA REINE

C'est un de mes bonheurs, qu'un roi si glorieux
Ait daigné seulement considérer ces lieux.

1280

LE ROI

Et votre majesté considérant sa flamme,
Cet unique bonheur satisfera son âme :
Il n'estime l'éclat de son autorité
Qu'afin de la soumettre à votre majesté.
On voit votre renom voler du Nil au Gange,
Il a dans nos pays porté votre louange ;
On y voit les appas dont vous êtes pourvus,
Et mon prince est blessé des traits qu'il n'a point vus.
Ce discours est ma charge, et son unique envie
Est de joindre à vos jours sa fortune et sa vie ;
Ces lettres diront mieux à votre majesté,
Sous quel empire amour range sa liberté.

1285

1290

LA REINE

Je prise uniquement cette faveur insigne,
Il pourrait soupirer pour un objet plus digne ;
Je verrai mon conseil, et ses avis reçus
Vous feront obtenir réponse là-dessus.

1295

LE ROI

Mon prince avait commis cette ambassade même
À certain cavalier d'une vaillance extrême,
Que, s'il faut croire aux bruits qu'on entend à la cour,
Ses propres compagnons voulaient priver du jour ;
Son nom est Clorimand ; ses mérites sont rares,
Et le ciel ni le sort ne lui sont point avars.

1300

LA REINE

Leur honte fut la fin d'un semblable projet :
Mais ne m'en sauriez-vous apprendre le sujet ?

LE ROI

L'infante l'adorait, en étant adorée ;
Ce point des envieux avait l'âme altérée,
Et je crois que leurs dons portaient à son trépas
Ceux qui sur les chemins accompagnaient ses pas.

1305

(Le Roi et Cléonis sortent : elle continue, parlant à Cléonte.)

LA REINE

Adieu, j'ordonnerai de consulter l'affaire ;
J'espère là-dessus bientôt vous satisfaire.
Je sais comment je dois estimer vos pareils,
Combien j'en ai reçu de fidèles conseils,
Combien votre prudence éclatait chez mon père,
Combien il m'ordonna de l'avoir toujours chère :
Pour ne rien entreprendre à ma confusion,
Cléonte, je l'implore en cette occasion.
Vous avez entendu quel parti se propose ;
Mais le ciel autrement de mon âme dispose :

1310

1315

Il ne m'a départi que trop de ses présents,
 Deux sceptres me seraient des fardeaux trop pesants ; 1320
 Je trouve de soucis ma fortune assez pleine,
 Mes honneurs redoublant redoubleraient ma peine ;
 Je mets l'ambition plus bas que mes plaisirs,
 Et veux être indulgente à mes jeunes désirs.

(Haut.)

CLÉONTE (à part)

Le ciel est favorable à ma fidèle flamme, 1325
 Enfin ma passion triomphe de son âme,
 C'est enfin dessus moi qu'elle a jeté les yeux,
 Comme dessus l'objet le premier de ces lieux.
 Entre les qualités dont vous êtes douée,
 Votre sagesse est rare et doit être louée, 1330
 Madame : vous savez que le parfait bonheur
 N'est pas de s'élever au-dessus de l'honneur,
 De tenir la fortune au rang de vos sujettes ;
 Vous pouvez tout sur elle en la gloire où vous êtes ;
 On vous honore autant en cette nation, 1335
 Que si le monde était votre possession.
 Il faut d'autres douceurs à vos jeunes années,
 Ce n'est pas pour les soins que les dames sont nées,
 Et, quand dans les soucis leurs coeurs seraient contents
 Toujours les voluptés doivent avoir leur temps. 1340
 Épouser son pareil, cette chose est commune ;
 Mais qu'un époux choisi vous doive sa fortune,
 Un qui n'osait prétendre à ce titre d'époux,
 Et qui donnant des lois les reçoive de vous ;
 Un qui vous idolâtre, et qui soit toujours même, 1345
 C'est là nous témoigner une sagesse extrême.
 Mais ne puis-je savoir le glorieux vainqueur

Qui s'est fait une place en un si noble coeur ?

LA REINE

Au point de vous le dire, ô dieux ! la vaine honte !
Je sens que tout mon sang au visage me monte.

1350

(Haut.)

CLÉONTE *(à part)*

Qu'une fille est timide en l'art de bien aimer !
Elle veut que j'entende, et ne m'ose nommer,
Me connaît pour l'auteur de son nouveau martyre,
Voudrait que je le susse, et ne me l'ose dire.
Ne celez plus ce nom à mon esprit douteux,
Madame. Ah ! que l'Amour est un enfant honteux !

1355

LA REINE

Tu connais l'Espagnol dont j'ai sauvé la vie.
Son mérite, Cléonte, a mon âme ravie.

CLÉONTE

Votre coeur est trop noble et dément votre voix.

LA REINE

Ah ! Mon coeur n'est plus libre, il dépend de ses lois.

1360

CLÉONTE

Ah dieux ! Quelle infortune à la nôtre est pareille ?
M'est-il ici permis de croire mon oreille ?
Que mes vœux soient déçus ? Et qu'un vil étranger

Doive dessous ses lois nos fortunes ranger ?

LA REINE

Un qui peut espérer l'infante de Sicile,
Estimez-vous sa gloire et sa naissance vile ?

1365

(Il sort.)

CLÉONTE

Peignez-le glorieux entre tous les mortels,
Figurez sa vertu digne de mille autels,
Trouvez en son esprit des qualités extrêmes,
Pour le bien élever abaissez les dieux mêmes,
Faites-le sur la terre unique de son rang,
Entre vos bras le mien lui percera le flanc.
C'est trop être vous-même à vous-même ennemie :
Ce fer exemptera vous et nous d'infamie.

1370

LA REINE *(seule)*

Désespère, déteste, élève mont sur mont,
Un myrte toutefois couronnera son front...
Mais, simple, laisses-tu cette injure impunie ?
De tes propres sujets souffrir la tyrannie !
Sus qui contentera mon esprit irrité ?
Qui le veut immoler à mon autorité ?
Courez ! assassinez l'ennemi de ma joie,
Qu'en son coupable sang ma colère se noie !

1375

1380

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine, Filémon, Suite de la Reine.

(Filémon sort.)

(Aux gens de sa suite.)

LA REINE

Tu connais l’Espagnol, plus de discours sont vains,
Porte secrètement cette lettre en ses mains.
Quelque effort qu’on oppose à mon affection, 1385
Ce soir terminera ma chaste intention ;
Quand la nuit couvrira les cieux d’un voile sombre,
Clorimand, introduit en faveur de cette ombre,
Apprendra de quelle âme il a reçu des vœux,
Et rangera la sienne au dessein que je veux. 1390
Arrosez tout d’odeur, jetez partout de l’ambre,
Je reçois cette nuit votre prince en ma chambre.
Attendant que l’hymen unisse nos désirs,
Je prépare à ses vœux mille innocents plaisirs ;
Je ne veux épargner ni raison ni caresse 1395
À le rendre sensible à l’ardeur qui me presse.
Mais de nos passions jamais ne rougira
La déesse des nuits qui nous éclairera ;

Voyant en ces transports mon honneur sans injure,
Elle me cédera la qualité de pure :
Elle est plus indulgente au garçon qui lui plaît,
Et le voit autrement toute chaste qu'elle est.

1400

SCÈNE II

Alfonse, roi de Sicile, Cléonis.

ALFONSE

Quel effet de l'amour à celui-ci ressemble ?
Je suis le confident et l'amant tout ensemble,
Je cache en ces habits la qualité de roi,
Et moi-même je suis ambassadeur pour moi.

1405

CLÉONIS

Vous avez préféré vos yeux à ceux d'un autre ;
Mais, sire, après cela, quel dessein est le vôtre ?

LE ROI

D'attendre sa réponse, et de paraître en roi
Si j'obtiens le bonheur de vivre sous sa loi,
Si le sacré lien d'un heureux mariage
Doit joindre ma fortune aux douceurs de son âge.

1410

FILÉMON *(au Roi)*

Monsieur, vous puis-je dire un mot secrètement ?
La Reine m'a chargé de ce commandement.

(À Filémon.)

LE ROI (*à Cléonis*)

Laisse-moi lui parler.
Que m'en dois-je promettre ?
Et qu'a-t-elle ordonné ?

1415

FILÉMON

Consultez cette lettre.
Ne plaignez point les vœux que votre prince a faits,
J'espère que bientôt ils seront satisfaits.

1420

LE ROI (*lui donnant un diamant*)

Je voudrais pour ces mots aussi te satisfaire,
Cette bague précède un plus digne salaire.

(Il sort.)

FILÉMON

Je l'aimerai, Monsieur, avecque passion,
Comme un gage éternel de votre affection.

(Appelant Cléonis.)

LE ROI

Qu'apprendra ce papier, ô ma pudique envie ?
Lui dois-je des baisers ? M'annonce-t-il la vie ?
Reviens, cher Cléonis, je te crois trop discret
Pour jamais abuser d'un important secret.
Vois ce que je reçois de là part de la Reine,
Et crois que sur ses vœux mon âme est souveraine.

1425

1430

CLÉONIS

Vous procure le ciel de ses rares beautés
Tout le contentement que vous en souhaitez.

(Au gentil Espagnol.)

LE ROI *(lit la lettre)*

« Renonçons au déguisement
Et levons le masque à la feinte ;
Traitions l'amour ouvertement, 1435
Cher Espagnol, je suis atteinte.
Je connais vos vertus, je sais votre naissance,
Mon coeur est surmonté,
Et je mets sous votre puissance
Ma fortune et ma volonté. 1440
Quand la nuit voilera les cieux,
Venez apprendre de ma bouche
Combien, malgré vos envieux,
Votre insigne vertu me touche.
Ils dressent une embûche à votre belle vie, 1445
Évitez ces jaloux ;
Malgré leur haine et leur envie,
Je vous aime, Hélène est à vous. »
Me pouvais-je du ciel tant de bonheur promettre ?
À genoux, Cléonis, adorons cette lettre ; 1450
Puisque ses belles mains ont tracé cet écrit,
Baise-le mille fois, contente mon esprit.
Dieux ! que je crains beaucoup en cet excès de joie,
Si quelque mal léger votre main ne m'envoie,
Qui, tempérant un peu l'aise que je ressens, 1455
D'une extrême infortune affranchisse mes sens !
Connu, chéri, mandé d'une beauté divine,

Ah ! mettez dans ces fleurs pour le moins une épine !
Car on doit redouter un malheureux succès
Lorsque vous présentez vos faveurs dans l'excès.
Qui peut avoir appris ma naissance à la Reine ?
Ce point, cher Cléonis, met mon esprit en peine.

1460

CLÉONIS

Quelque habit, quelque nom que vous ayez cherché,
Sire, l'éclat des rois ne peut être caché.
Quelque amas de vapeurs que Phébus puisse faire,
On s'aperçoit toujours qu'il est sur l'hémisphère.
Dessus le front d'un roi le ciel grave son nom,
Il peut changer d'habit, mais de visage, non.

1465

(Ils sortent.)

LE ROI

Étends, heureuse nuit, tes ombrageuses toiles,
Laisse en notre faveur paraître tes étoiles,
Veuille au sommeil bientôt les hommes disposer,
Et pour le repos d'un fais-les tous reposer.

1470

SCÈNE III

Adraste, Cléonte.

ADRASTE

Plus tu me veux guérir et plus mon mal empire ;
Il a dessus mon âme un souverain empire,
Cléonte, il est trop vrai, tout espoir m'est ôté :
Elle a trahi mes feux, l'infidèle beauté !

1475

J'espérais, quand j'ai vu ma perte si certaine,
 Que mon éloignement allégerait ma peine ;
 Mais que cette espérance a mon esprit déçu,
 Et qu'on fuit vainement quand le coup est reçu ! 1480
 Il semblait que, changeant l'allure coutumière,
 Mon cheval marchât moins en avant qu'en arrière,
 Qu'il craignît d'avancer, et que cet animal,
 Moins léger qu'elle n'est, fût sensible à mon mal.
 Enfin, tu me tenais ; ma honte et mon courage 1485
 Ont contre mon espoir diverti mon voyage ;
 Me voici de retour, et ce vil étranger,
 Si ce fer m'est propice, ira seul voyager,
 Tu sais en quel endroit, en ces royaumes sombres
 Où, si l'on fait l'amour, on ne la fait qu'aux ombres. 1490

CLÉONTE

Que je prends sans raison le soin de vous aider,
 Et qu'il est malaisé de vous persuader !
 Perdez cette croyance, épargnez Isabelle,
 La Reine l'idolâtre, il n'est aimé que d'elle ;
 Vivez, vivez content : de tous les amoureux, 1495
 N'en plaignez point que moi, je suis seul malheureux.
 Il est vrai que lui-même ignore sa maîtresse,
 Ne sait pas qui l'adore et qui lui fait caresse :
 Pensant entretenir Isabelle les nuits,
 La Reine, cher ami, lui conte ses ennuis. 1500

ADRASTE

Délivrez votre esprit de cette frénésie ;
 Cette croyance naît de votre jalousie.

CLÉONTE

Ah ! Vous gardez longtemps ces doutes superflus :
La haine l'avouant, que désirez-vous plus ?
Elle a trop clairement cette amour découverte, 1505
Hélas ! ma propre bouche a prononcé ma perte.
Est-il quelque malheur à celui-ci pareil ?
Elle a pour me trahir imploré mon conseil.
J'ai fait, voyant son âme à moi seul asservie,
Parler ma propre voix contre ma propre vie : 1510
Elle a reçu de moi le conseil de choisir
Un époux qui ne fût son pareil qu'en désir,
Dont l'amour fût égal à son ardeur extrême :
Ainsi j'ai prononcé ma sentence moi-même.
Son coeur s'est déclaré pour ce vil étranger : 1515
Sous une loi commune hymen les va ranger ;
Et cette même nuit il repose en sa couche,
Si la compassion de mon mal ne vous touche,
Si votre bras ne m'aide au dessein que j'ai fait
De rendre par sa mort mon esprit satisfait. 1520

(Il sort.)

ADRASTE

Isabelle innocente ! Et que seul je lui plaise !
Qu'as-tu dit ? Quel bonheur est pareil à mon aise ?
Ah ! Ne t'oppose point au bien de nos amours,
Que je ruinerais en t'offrant du secours.
La faveur de la Reine étant si nécessaire 1525
À ma pudique ardeur, je n'ose lui déplaire ;
Mille pourront servir ton esprit irrité,
Ne me fais point mourir, m'ayant ressuscité.
En tout autre sujet use de mon épée,

Elle n'est pas plus tôt requise qu'occupée.
Adieu, tu m'as tiré de si profonds ennuis
Qu'à peine je me sens en l'état où je suis.

1530

(Il sort.)

CLÉONTE *(seul)*

Ô le parfait ami ! l'invincible courage !
Mars, sans doute, vivait sous ce même visage ;
Sa lame est de valeur, s'il en est sous les cieux,
Il n'en use jamais pour la conserver mieux.
Mais toi, tu parais lâche, et tu dusses, Cléonte,
En son infâme sang avoir noyé sa honte ;
Le véritable ami, tout intérêt soumis,
S'offre les yeux bandés à servir ses amis.
Mais que m'eût son trépas apporté d'allégeance ?
Un plus sensible affront appelle ma vengeance.
Que mes meilleurs amis me manquent de secours,
Que je trouve leurs coeurs à ma prière sourds,
Ma main seule, toute autre en vain sollicitée,
Prouvera ce que peut une amour irritée.

1535

1540

1545

SCÈNE IV

Isabelle, Adraste.

(La nuit.)

ISABELLE *(seule, à sa porte)*

Enfin nous approchons de cette heureuse nuit ;
Le monde se retire, on n'entend plus de bruit ;
Et le soleil, suivant ses routes ordinaires,

Cède notre hémisphère aux moindres lumineaires. 1550
Que ce bel étranger est longtemps à venir !
Que de tristes pensers viennent m'entretenir !
Aviez-vous donc, mes soins, pour ce soir réservée
La fleur que vous avez si longtemps conservée ?
Ce que vingt ans entiers ont fait mûrir de fruit, 1555
Sera-t-il seulement la moisson d'une nuit ?
Mais qui n'aimerait pas ce vainqueur de mon âme ?
Comment le peut-on voir sans être tout de flamme ?
La Reine, se fiant sur ma fidélité,
Avait mal reconnu ce que peut sa beauté ; 1560
Se jouant de l'Amour par cette confidence,
Ce dieu devait-il pas punir son imprudence ?
Il la punit aussi, Clorimand est à moi,
Et ce soir même hymen nous unit sous sa loi.
Qu'Adraste maintenant cherche ailleurs sa fortune, 1565
Son amour désormais me serait importune ;
Il m'a par son humeur procuré cet époux,
Je l'aime seulement d'avoir été jaloux.

ADRASTE

Adraste encore heureux ! Isabelle innocente !
Ah ! dieu de nos esprits, que ta force est puissante ! 1570
Adraste, va revoir cette rare beauté,
Et demande pardon de ta crédulité.
Si mon oeil n'est déçu dans un endroit si sombre,
Je l'avise à sa porte au travers de cette ombre.

ISABELLE

Es-tu là, Clorimand ? Est-ce toi, mon souci ? 1575
Que tu me fais languir !

ADRASTE (*à part*)

Dieux ! Qu’entendais-je ici !
Mais plutôt qu’attend-elle ? Ah Cléonte ! Ah perfide !
Avais-tu pris conseil de cette âme homicide ?
M’as-tu fait espérer pour ma confusion ?
Mais dissimule, Adraste, et prends l’occasion.

1580

ISABELLE

Est-ce pas Clorimand ?

ADRASTE

Tu me vois, ma déesse.

(Adraste entre chez Isabelle.)

ISABELLE

Vraiment, j’allais rentrer pour punir ta paresse.

SCÈNE V

Clorimand, Lysis.

(Le roi et Cléonis viennent à la porte de la Reine.)

CLORIMAND

Sur le point d’obtenir cette possession,
Toute chose conspire à mon intention :
Puisque cette visite est si favorisée,
Je crois que de là-haut elle est autorisée ;
Que je trouve ce soir le ciel officieux !

1585

C'est en notre faveur qu'il a fermé les yeux, 1590
Comme on les voit fermer quelquefois à la mère
Qui voit que son enfant redoute sa colère,
Et qu'il n'ose approcher d'un fruit qu'il veut avoir,
Tandis qu'elle est présente et qu'elle le peut voir.
Ah ! l'agréable fruit que mon âme désire, 1595
Et qu'on m'outragerait voulant me l'interdire !
Mais qu'ai-je à redouter si mes vœux sont reçus,
Si ma belle a donné l'oracle là-dessus ?
Elle m'accusera de beaucoup de paresse,
Et m'en fera sans doute un peu moins de caresse ; 1600
Je vois qu'il est plus tard que je ne pensais pas.
Mais qui sont ceux, Lysis, qui viennent sur nos pas ?
Cachons-nous en ce lieu.

(Cléonis sort.)

LE ROI (*parlant bas*)

Dieux ! que j'étais en peine
Comment je trouverais la porte de la Reine. 1605
Il suffit, Cléonis ; puisque nous y voici,
Sans m'attendre et sans bruit, retire-toi d'ici.
Heureux entre tous ceux qui vivent et vécurent,
Qui le sont maintenant, et qui jamais le furent !
Heureux ambassadeur ! heureuse affection, 1610
Et plus heureux loyer de ma légation !
Que les ambassadeurs chériraient leur fortune,
Si pareille faveur à tous était commune !

CLORIMAND (*tout bas à Lysis*)

Lysis, c'est l'Espagnol qu'on dit depuis deux jours
Être ici pour Alfonso : écoutons ses discours. 1615

LE ROI

Un si puissant respect à mon amour préside,
Que je n'ose frapper, tant mon âme est timide ;
Mais, ne venant ici que sur son mandement.
Qu'en puis-je recevoir qu'un heureux traitement ?

CLÉONTE

Es-tu cet Espagnol ? Que veux-tu ? Qui t'amène ?
Parle. Donnons, c'est lui, ne soyons plus en peine.

1620

LE ROI *(se défendant)*

Oui, je suis Espagnol ; mais ce discours est vain,
Et tu le vas assez apprendre de ma main.

(Ils se battent tous.)

CLORIMAND *(et Lysis, l'épée nue)*

À moi, traîtres, à moi ! c'est trop peu de courage
Que d'attaquer un seul avec cet avantage,
Quoiqu'encor le succès soit bien loin de vos vœux,
Et qu'étant Espagnol il en vaille bien deux.

1625

(Il sort avec sa suite.)

CLÉONTE *(fuyant)*

D'autres l'auront suivi, qui sont cachés dans l'ombre ;
Amis, retirons-nous, il faut céder au nombre.

CLORIMAND *(les prenant pour des voleurs)*

Fuyez, fuyez, voleurs, un juste châtiment :

1630

Vos pareils sont adroits, mais des pieds seulement.
C'est où vous assurez vos âmes criminelles ;
Toujours vos lâchetés vous attachent des ailes ;
Ainsi pour vous punir nos courages sont vains,
Car vous volez des pieds ayant volé des mains.
Que je trouve ce soir la fortune propice !
Mais que j'apprenne à qui j'ai rendu cet office.

1635

LE ROI

Aux noms d'ambassadeur et d'Espagnol, jugez
Qui vous parle en ces lieux, et qui vous obligez ;
Et, si vous désirez contenter mon envie,
Que j'apprenne, à mon tour, à qui je dois la vie.

1640

CLORIMAND

Clorimand est mon nom.

LE ROI

Ah dieux ! qu'ai-je entendu ?
Qui devait m'attaquer m'aurait-il défendu ?
Que fait pour vos amis un si noble courage,
S'il est propice à ceux qui vous ont fait outrage ?
Donnez-vous du secours à qui vous a trahi ?

1645

CLORIMAND

Ah ciel ! qu'à ce discours je demeure ébahi !
Ô dieux ! ô Clorimand, le plus heureux des hommes
De rencontrer son prince au séjour où nous sommes !
Hé ! quelle occasion vous amène en ces lieux ?
Sire, excusez ici mon désir curieux ?

1650

LE ROI

Combien, pour rendre hommage aux beautés de la terre,
De dieux sont descendus d'où se fait le tonnerre !
Que ne peut pas l'Amour sur de jeunes esprits ? 1655
Clorimand, c'est l'auteur du conseil que j'ai pris,
Ne juge point, ami, ce voyage impossible,
Ou ne me juge pas avoir l'âme sensible ;
Mais je suis découvert par le dieu que je suis.
La Reine me connaît, elle a su qui je suis : 1660
Une ardeur mutuelle enflamme sa pensée,
Elle offre du remède à mon âme blessée ;
Elle veut cette nuit alléger mon souci,
Et c'est l'occasion qui m'a conduit ici.

CLORIMAND

Pareille occasion dans le palais m'amène : 1665
Une dame a promis de soulager ma peine ;
Elle a dessus mon coeur un empire absolu :
Ce soir consommera notre hymen résolu.

(La Reine vient à la porte avec Filémon.)

LE ROI

Puissions-nous vivre heureux, et que les destinées
Filent à nos amours un long siècle d'années ! 1670
Mais tu sais le danger dont ton bras m'a tiré,
Par-là notre entretien doit être différé.
Adieu ; suis, Clorimand, ton amoureuse envie ;
La Reine est à la porte.

LA REINE

Est-ce pas toi, ma vie ?

1675

LE ROI

Je la viens recevoir de vos rares appas.

(Il entre.)

(Elle entre.)

LA REINE

Suis Filémon là-haut,
J'y monte de ce pas.
Que l'enfer désormais s'oppose à mon attente,
Clorimand est à moi, mon amour est contente.

1680

(Il se cache dans l'ombre avec Lysis.)

CLORIMAND *(seul avec Lysis)*

Clorimand est à moi ! Dieux qu'entends-je ici ?
Ses amoureux transports la font parler ainsi :
Elle veut dire Alfonse, et je suis téméraire
Si j'ai l'opinion seulement de lui plaire.
Mais soit quelques voleurs, ou quelqu'amant jaloux,
J'entends du monde encor, Lysis ; retirons-nous.

1685

SCÈNE VI

Cléonte, Cléonard, et autres qui les accompagnent.

(Isabelle paraît à la fenêtre.)

CLÉONTE

Hélas ! Il est trop vrai qu'en cette nuit fatale
Il languit dans les bras de cette déloyale ?
Que de tous mes espoirs cet ignoble étranger
Me laisse seulement celui de me venger. 1690
Si le ressentiment de mon affront vous touche ?
Allons assassiner ce rival en sa couche ;
Sacrifiez, amis, les jours de Clorimand
Aux sensibles transports d'un furieux amant.
Donnons, frappons, forçons l'obstacle de ces portes. 1695
Cruels, témoignez-moi des passions plus fortes ;
Prêtez votre secours à ce coeur irrité,
Et ne me manquez pas en cette extrémité.

ISABELLE

Que cherchent en ces lieux ces âmes indiscrètes ?
Vous éveillez la Reine, à ce bruit que vous faites. 1700

CLÉONTE

Pût-elle reposer d'un sommeil éternel !
Ah ! que tu connais mal cet esprit criminel !
La rendant au cercueil pour jamais endormie,
Qu'on sauverait nos jours d'une étrange infamie !
Ce Clorimand languit en son perfide sein : 1705
Juge par ce discours quel est notre dessein.

ISABELLE

Laisses-tu, juste ciel, leur offense impunie ?
Et n'es-tu pas sensible à cette calomnie ?
Traître, ôte Clorimand de ton esprit jaloux :
Pourquoi viens-tu, cruel, outrager mon époux ?
Comment étant ici serait-il chez la Reine ?
Mais descends, Clorimand, et les tire de peine.

1710

CLORIMAND *(caché, bas)*

Ah ! que tout est contraire à mes chastes faveurs !
Dieux ! quand finirez-vous ce dédale d'erreurs ?
Lysis, puis-je être ici, chez elle, et chez la Reine ?
Hélas ! Quel Jupiter baise mon Alquemène ?

1715

(Adraste descend avec Isabelle.)

LYSIS *(bas)*

Que ne vous dresse-t-on des autels comme aux dieux,
Si comme ces esprits vous êtes en tous lieux ?

ADRASTE

Je dois bien pardonner à votre jalousie,
Puisqu'un même transport trouble ma fantaisie :
Celui dont vous aviez assuré le repos,
Est devant vous, Cléonte, et vous tient ces propos ;
C'est moi, je suis Adraste.

1720

CLORIMAND *(à part, toujours caché)*

Ah ! parole importune !

ADRASTE

Et qui dois mon bonheur à la seule fortune.
Ma déesse attendait cet Espagnol ici,
J'ai pris l'occasion, mes vœux ont réussi.

1725

CLORIMAND *(caché, et à part)*

Amant, non plus aimé, quelle perte fatale !
Quelle étrange infortune à la tienne est égale ?

ISABELLE

Hélas ! que dois-je croire ? Adraste, est-ce donc vous ?
Quelle rage est pareille à mon juste courroux ?
De quel effet sera ma passion suivie ?
Dieux ! vengez cette injure, ou me privez de vie.

1730

ADRASTE

Mon coeur, suis-je coupable, et dois-je être blâmé
Pour avoir recueilli le fruit que j'ai semé ?
Si de son propre bien la moisson est un crime,
À qui donc, ma déesse, est-elle légitime ?
Et qui mérite mieux de vivre sous vos lois,
Quand la main d'un dieu même en aurait fait le choix ?

1735

(Ils se baisent.)

ISABELLE

Quelque nouvel objet qui mon âme entretienne,
Il le faut, mon honneur m'oblige d'être sienne :
Le ciel devait le prix à sa fidélité...
Hélas ! que diras-tu de ma légèreté ?

1740

CLÉONTE

Enfin, nommerez-vous ma plainte une injustice ?
Voulez-vous plus longtemps différer son supplice ?
Et, vous étant offerts à soulager mon mal,
Quand rougiront vos mains du sang de mon rival ?

1745

(La Reine sort de chez elle.)

CLÉONARD

À quoi nous veut, Cléonte, obliger votre haine ?
Après tout, nous devons du respect à la Reine.

LA REINE

Perfides ennemis du repos de mes jours,
Combien seront les dieux à ma prière sourds ;
Et quand lanceront-ils en faveur de mes flammes,
Celles de leur courroux sur vos coupables âmes ?
Mais pourquoi recourir à leur divinité ?
Qu'ai-je à solliciter que mon autorité ?
Sans de ces vains discours ennuyer leurs oreilles,
De quoi ne peuvent pas disposer mes pareilles ?
Oui, Clorimand est mien, oui Clorimand est roi.
Il a rangé mon coeur et Naples sous sa loi.
Vous n'y consentez pas, et le ciel le désire !...
Qui doit dessus mes vœux avoir le plus d'empire ?
Mon sort relève-t-il de vos esprits jaloux ?
Devais-je de vos mains recevoir un époux ?

1750

1755

1760

CLORIMAND *(caché)*

Lysis, qu'a-t-elle dit ? Que ce discours m'étonne !
Je suis mari sans femme et prince sans couronne.

1765

LYSIS *(se frottant les yeux)*

Dieux ! que de songes vains me viennent travailler !
Je dors assurément, et je pense veiller.

CLÉONTE

Simple, nous redoutons ces menaces frivoles ;
Nos bras sont abattus par de vaines paroles !
Assassinons ce traître, en son lit, en son sein ;
Entrons, donnons, rompons, suivons notre dessein.

1770

CLÉONARD

Réprimez la fureur qui votre âme possède,
Et vous montrez plus ferme en ce mal sans remède.

(Le roi descend avec Filémon.)

LA REINE

Sans plus réitérer d'inutiles devis,
Croyez que m'obéir est le meilleur avis ;
Laissez par le devoir régir votre courage,
Chérissez Clorimand et lui rendez hommage.
Descends, divin objet de mes chastes désirs,
Enfin leur passion s'accorde à mes plaisirs,
Enfin, cher Clorimand, ma volonté plus forte...

1775

1780

LE ROI

Qui pensez-vous, Madame, appeler de la sorte ?
Ignorez-vous mon nom ? Ces armes et ces bruits
Vous font-ils, ma déesse, ignorer qui je suis ?

LA REINE

Ah ! mes vœux sont trahis ! Traître, quelle imprudence
T'a fait sous un faux nom décevoir ma prudence ?

1785

(Montrant Filémon.)

LE ROI

Venu dessus l'écrit qu'apporta Filémon,
Je n'ai point eu dessein de vous cacher mon nom :
Je n'ai ni trahison, ni surprise conçue,
Et voilà de qui j'ai votre lettre reçue.

FILÉMON

La mémoire, Madame, au besoin vous déçoit :
C'est à cet Espagnol que l'écrit s'adressait.

1790

LA REINE

Hélas ! pour quel affront le ciel m'a-t-il fait naître !
Qu'on ne diffère plus, assassinez ce traître,
Estimais-tu si mal de ma pudique ardeur,
Qu'elle quittât le roi pour son ambassadeur ?

1795

(Clorimand et Lysis viennent défendre le roi qu'on veut tuer.)

CLORIMAND

Tournez ici, cruels, vos yeux et vos épées.
Las ! à quoi pensez-vous qu'elles soient occupées ?
La nature, inhumains, par un secret effroi,
Ne vous dit-elle point que vous tuez un roi ?
De quel sang votre main serait-elle tachée !

1800

Dieux ! tant de majesté peut-elle être cachée ?
 Et ne savez-vous pas qu'en ce déguisement
 Il est venu flatter son amoureux tourment ?
 Que son âme languit pour les yeux de la Reine ?
 Cruels, pour tant d'amour lui doit-on tant de haine ? 1805
 Je suis ce Clorimand, grande Reine, c'est moi ;
 Plus aimé, toutefois moins heureux que le roi.
 De vos chastes faveurs ce prince seul est digne,
 Mon sort est au-dessous de ce bonheur insigne.
 Honorez sa vertu par des vœux infinis : 1810
 C'est de la main du ciel que vous êtes unis.

LA REINE

Ah ! c'est trop, grand monarque, abaisser votre gloire ;
 Et ces faux vêtements... Mais, dieux ! le dois-je croire ?
 Si mon bonheur n'est faux, et si c'est vous, grand roi,
 Je jure à vos désirs une immuable foi. 1815

LE ROI

Pour obtenir, Madame, une faveur si grande,
 C'est peu que de mes lois la Sicile dépende ;
 Et, pour mieux mériter l'honneur de vous servir,
 Je veux tout l'univers sous mon sceptre asservir.

ISABELLE

Quel heur inespéré ! quelles métamorphoses ! 1820
 Que cette obscure nuit fait voir de belles choses !
 Pardonnez, Clorimand, à mon esprit déçu :
 Ce que je vous donnais, Adraste l'a reçu.

CLORIMAND

En ces rares faveurs que le ciel vous envoie,
Mon sujet ne doit point traverser votre joie :
Il est vrai que mon coeur idolâtrait vos yeux ;
Mais je n'ai pas dessein de résister aux cieux.

1825

LA REINE

Isabelle, est-ce vous ?

ISABELLE

Vous m'entendez, Madame :
Adraste me possède, il a surpris mon âme ;
Autorisez l'hymen qui doit joindre nos jours.

1830

LA REINE

Oui, je suis indulgente à vos jeunes amours ;
Et, pour combler enfin nos voluptés divines,
Je vous promets, Cléonte, une de mes cousines.
Vous savez qu'Héliante a des traits assez doux ;
C'est d'elle désormais qu'il faut être jaloux.

1835

CLÉONTE *(froidement)*

Madame, puisqu'ainsi la fortune en dispose,
Sur ses aveugles soins mon espoir se repose.

LE ROI *(à Clorimand)*

Il reste de trouver une chaste beauté
À qui m'a conservé le bien de la clarté.
Reconnais, Clorimand, à quel point je t'honore :
Ma soeur te plut jadis, te plaira-t-elle encore ?

1840

CLORIMAND

À ce divin objet que vous avez nommé,
Mes derniers feux sont morts, mon premier rallumé.
Faisant cette beauté maîtresse de ma vie,
Je verrai mes plaisirs égaler mon envie.

1845

LA REINE

Puisqu'enfin tous nos maux se sont évanouis,
Que l'amour nous promet des plaisirs inouïs,
Retournons en nos lits attendre la journée
Qui doit serrer les noeuds de ce triple hyménée,
Où tout sera permis à nos intentions,
Et qui consommera nos chastes passions.

1850